

LA DIFFICILE RÉCEPTION DE LA PHILOSOPHIE ANALYTIQUE EN FRANCE

Romain Pudal

Editions Sciences Humaines | « [Revue d'Histoire des Sciences Humaines](#) »

2004/2 n° 11 | pages 69 à 100

ISSN 1622-468X

ISBN 2912601282

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-histoire-des-sciences-humaines-2004-2-page-69.htm>

Pour citer cet article :

Romain Pudal, « La difficile réception de la philosophie analytique en France », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines* 2004/2 (n° 11), p. 69-100.
DOI 10.3917/rhsh.011.0069

Distribution électronique Cairn.info pour Editions Sciences Humaines.

© Editions Sciences Humaines. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La difficile réception de la philosophie analytique en France

Romain PUDAL

Résumé

La question de la circulation internationale des idées fait souvent l'objet d'un consensus mou de la part des universitaires et des chercheurs qui considèrent avec évidence que le travail intellectuel doit se nourrir de toutes les traditions de pensée et que seule l'évaluation objective de la qualité des productions intellectuelles est au principe de leurs affinités électives. L'exemple de la réception de la philosophie analytique en France permet de sortir de cette vision quelque peu naïve du travail intellectuel et de récuser les discours en forme de « prescription méthodologique » (Michael Pollack) vantant les mérites du cosmopolitisme intellectuel. L'article retrace donc les principales étapes de la réception de la philosophie analytique en France dans une perspective socio-historique en privilégiant deux hypothèses susceptibles d'expliquer sa longue mise à l'écart : le fonctionnement institutionnel de la philosophie en France et l'importance de la figure de l'intellectuel à la française. On verra par ailleurs que la surdétermination idéologique des prises de position intellectuelles constitue un élément central du champ intellectuel français.

Mots-clés : Circulation internationale des idées – Figures de l'intellectuel – Philosophie analytique – Socio-histoire de la philosophie.

Abstract : *Analytical Philosophy and French Thought : A History of Misunderstandings*

Academics often consider the international circulation of ideas as a smooth process through which different traditions of thought become simply assimilated after their intellectual worth has been objectively assessed. The case of the reception of analytical philosophy in France illustrates the more complicated mechanisms of the internationalization of concepts and the misleading representation of intellectual cosmopolitanism. This paper relates the main phases of this reception in a socio-historical standpoint and analyses the reasons why analytical philosophy has been excluded for such a long time from the French territory. The institutional functioning of philosophy in France and the notion of « intellectuel à la française » appear as the two key explanations of this situation. Moreover, the ideological determination of choices will feature as an essential component of the French intellectual field.

Key-words : *International circulation of ideas – Intellectuals / Academics – Analytical philosophy, history and sociology of philosophy*

Introduction

Ce propos vise à reconstituer une histoire : celle d'une mise à l'écart, d'une exclusion qui touche ce qu'il est traditionnellement convenu d'appeler la « philosophie analytique ». L'opposition, les incompréhensions, les désaccords entre « philosophie analytique » et « philosophie continentale »¹, maintes fois diagnostiqués, n'ont pas fait, selon nous, l'objet d'une étude socio-historique susceptible de repérer la nature, les raisons et le développement de ce clivage.

Ce clivage n'en demeure pas moins un fait dominant dans l'univers des représentations philosophiques traditionnelles. Commençons par un florilège de textes de Pascal Engel sur le divorce entre tradition analytique et tradition continentale. Pascal Engel est sans doute l'un des philosophes français les plus attentifs au problème de la réception de la philosophie analytique en France, et c'est probablement l'une des raisons pour lesquelles il fut choisi pour être rapporteur dans le cadre d'une grande enquête nationale sur la recherche philosophique en France. Cette enquête, conduite par Pierre Magnard et Yves-Charles Zarka de février 1995 à février 1996, a eu pour objectif de dresser un bilan à la fois institutionnel et intellectuel de la recherche philosophique en France. Dans cette perspective, Pascal Engel a fait un état des lieux tout à fait suggestif concernant la philosophie analytique. Voici le propos inaugural de son rapport : « L'un des traits de la situation française, jusqu'à une date très récente, est qu'elle s'est tenue à l'écart de ce courant de pensée, en sorte qu'on découvre aujourd'hui en France, dans un ordre un peu dispersé, aussi bien les classiques de cette tradition que les auteurs les plus contemporains qui n'ont pas nécessairement les mêmes positions que les fondateurs du courant. Il est sans doute encore trop tôt pour parler d'une influence ou d'une implantation véritable de la tradition analytique en France, mais il est indéniable qu'un nombre croissant de chercheurs et d'enseignants en philosophie y font référence, se situent positivement ou négativement par rapport à elle, et qu'en ce sens elle fait partie, que ce soit sous des formes explicites ou des formes implicites, de la discussion contemporaine sur la scène française »². Constat en demi-teinte pour le moins, mais qui souligne le retard pris par les philosophes français dans ce domaine et la prégnance des préventions à l'encontre d'une tradition intellectuelle suspecte. Le même type d'analyse se retrouve dans d'autres textes de Pascal Engel consacrés à cette question, textes que l'on trouve, fait significatif, en anglais. À croire, en définitive, que même la question de la réception de la philosophie analytique en France est plus à même d'intéresser un lectorat anglophone que francophone.

Pascal Engel commence presque systématiquement par des remarques visant à marquer la distance qui sépare, encore, les deux traditions de pensée³ : « C'est un lieu commun que de dire qu'il y a eu peu de contacts entre philosophies française et américaine durant ce siècle. Ignorance et mépris mutuels sont courants ». Dans la même veine⁴ : « Commençons par le fait évident qu'il existe, dans la philosophie

¹ Ces expressions, d'un emploi courant, feront l'objet d'une rapide mise au point ultérieure.

² ENGEL, 1996, 117.

³ ENGEL, 1991, 165. « *That there have been few contacts between French and American philosophy during this century is a commonplace. Mutual ignorance and mutual contempt are natural mates* ».

⁴ ENGEL, 1993, 118. « *Let us start with the obvious fact that there is, in contemporary philosophy, a major division between "Analytic" and "Continental" philosophy* ».

contemporaine, une division majeure entre philosophie "analytique" et "continentale" ». Enfin ⁵ : « Hors de France, les gens se sont toujours demandé pourquoi la philosophie analytique a eu si peu d'influence dans ce pays alors qu'elle s'est propagée dans beaucoup d'autres pays européens, comme l'Allemagne ou l'Italie, sans parler de l'Europe du Nord, où la tradition analytique est fermement établie ».

Ces constats dressés par Pascal Engel, sont assez souvent repris même si l'on en dénonce parfois l'aspect caricatural ou manichéen. Nous ne chercherons pas, quant à nous, à arbitrer ce débat et à mettre fin à la polémique : en effet ce sujet, pour spécialisé qu'il soit, n'en suscite pas moins de violentes controverses et des affrontements assez épiques.

Un mot à présent pour expliciter la notion de réception qui est centrale pour notre travail. L'idée développée entre autres par Bourdieu selon laquelle « les textes voyagent sans leur contexte » nous a conduit depuis le début à être sensible aux effets de décontextualisation et de recontextualisation propres au commerce international des idées. Ainsi, comme le dit Gérard Mauger dans une « Note sur le commerce international des idées » : « ceux qui les reçoivent ignorent tout le plus souvent du champ de production dont ils sont le produit, ignorent aussi le sens et la fonction de ces textes dans leur champ d'origine et les réinterprètent spontanément en fonction de la structure du champ de réception » (8). C'est cette difficulté structurale inhérente à la circulation internationale des idées qui peut donner la clé pour comprendre les enjeux liés à la réception tardive et conflictuelle de la philosophie analytique en France. Il faut donc être attentif aux problèmes de traduction, aux distorsions de sens, aux usages et appropriations multiples que ceux-ci autorisent. Les différentes figures de « passeurs » sont de ce point de vue particulièrement éclairantes. Mais l'une des subtilités de cette question de la réception vient du fait qu'il ne faut pas raisonner sur un mode binaire : d'un côté ceux qui refuseraient définitivement d'entendre parler d'une tradition philosophique étrangère comme Pascal Nouvel par exemple qui, dans un numéro de la revue « L'aventure humaine » dirigée par Dominique Lecourt se livre à une critique acerbe de ce style philosophique ⁶, de l'autre les thuriféraires supposés naïfs (Pascal Engel). L'un des modèles d'analyse les plus convaincants de notre point de vue reste l'article de Hans Joas concernant les incompréhensions entre pragmatisme américain et pensée allemande. Comme il le démontre brillamment : « Ces incompréhensions surgirent non seulement parmi les positions qui étaient inconciliables avec le pragmatisme, mais aussi parmi celles qui lui étaient similaires » ⁷. Ainsi donc, lors même que la réception a lieu, elle n'en demeure pas moins problématique et marquée par les enjeux nationaux.

On peut sans doute dire, comme le suggère Marcel Fournier, que le commerce international des idées est essentiellement fait de malentendus : sur le sens des mots et des concepts, sur l'arrière-plan théorique et historique qui contextualise le propos, sur les positions institutionnelle, intellectuelle et politique des acteurs. La distance géographique, souvent doublée d'un décalage temporel, fait donc apparaître une série de

⁵ ENGEL, 1988, 1. « *People outside France have always wondered why analytical philosophy has had so little influence in this country, while it has gained currency in many other European countries, such as Germany and Italy, not to speak of Northern Europe, where the analytical tradition is strongly established* ».

⁶ Nous renvoyons à son éditorial : NOUVEL, 1999, 9.

⁷ JOAS, 1993, 95.

malentendus qui ont souvent le mérite d'être très éclairants sur les principes de fonctionnement et les *a priori* propres à un champ intellectuel donné. L'effet d'étrangeté produit par une théorie « exotique » contraint ceux des acteurs qui s'y intéressent à expliciter leur *habitus* intellectuel et professionnel, largement surdéterminé par les enjeux et les principes régulateurs du champ auquel ils appartiennent. En un mot, le dialogue avec l'étranger oblige les protagonistes à rendre manifeste ce qui, en règle générale, reste dans l'implicite : les références intellectuelles considérées comme incontournables, les postures théoriques légitimes et illégitimes, les prises de position éthique ou politique admissibles ou non, etc., toutes choses qui vont plus ou moins de soi dans un espace national et ne sont pas objet de débat. De plus, le regard extérieur est bien souvent choqué ou étonné par ce que nous considérons comme évidents : il est toujours intéressant de demander son avis à un Huron ou un Persan bien intentionné.

Pour comprendre les raisons de l'ostracisme qui a longtemps frappé la philosophie analytique, il faut recourir, nous semble-t-il, à trois hypothèses de travail complémentaires. Tout d'abord, il importe de souligner les blocages inhérents au fonctionnement institutionnel et disciplinaire de la philosophie en France ; ensuite, il faut prendre la mesure des effets de l'idéal de l'intellectuel à la française, bien différent de la figure du « *professional* » anglo-saxon ; enfin, le peu d'influence chez nous du modèle des « programmes de recherche » mis au point par Lakatos peut fournir une autre piste explicative. Nous ne pouvons développer également ces trois hypothèses dans le cadre de cet article et c'est pourquoi nous privilégierons les deux premières ; la troisième relevant d'une histoire conceptuelle plus classique de la philosophie.

Notre argument suivra donc quatre étapes : tout d'abord nous ferons quelques rappels définitionnels permettant de cerner les courants de pensée dont nous parlons ; ensuite, nous retracerons les principales étapes de la réception de la philosophie analytique en France ; ceci nous permettra de mettre à l'épreuve les hypothèses de travail précédemment évoquées ; enfin, nous parcourrons rapidement quelques-uns des enjeux et des conflits contemporains liés à la réception de ce style de pensée philosophique. En guise de conclusion, nous esquisserons quelques réflexions d'ordre plus général sur la question du commerce international des idées.

I – Quelques critères définitionnels

On peut entendre par « philosophie analytique » un courant de pensée majoritairement anglo-saxon, qui fait de la logique interne au langage son principal objet d'investigation et s'inscrit globalement dans le prolongement d'une tradition de pensée positiviste et empiriste. La philosophie analytique se distingue d'autres traditions, écrit Michael Dummett, par « la conviction qu'une analyse philosophique du langage peut conduire à une explication philosophique de la pensée, et en second lieu la conviction que c'est la seule façon de parvenir à une explication globale »⁸. Par ailleurs, l'idéal professionnel des philosophes analytiques se situe clairement du côté des sciences dites « dures » : un philosophe analytique se considère le plus souvent comme un technicien, spécialiste de questions spécifiques, peu enclin aux grands débats auxquels il préfère les problèmes précis et circonscrits sur lesquels il est pos-

⁸ DUMMETT, 1991, 13.

sible de parvenir à des résultats plus limités mais plus assurés. Comme le dit encore Pascal Engel : « Typiquement, un philosophe continental est un intellectuel, dont on attend qu'il prenne position sur les « grands sujets », comme la nature de la démocratie, le racisme et la guerre, alors que, typiquement, le philosophe analytique (...) ne semble s'occuper que des questions qui sont du ressort des philosophes académiques, en particulier des questions de logique, ou des questions de type scolastique »⁹. De plus, il semble que la philosophie soit aussi affaire de style puisque là encore les spécificités de la philosophie analytique sont nettes : le style analytique se caractérise normalement par une très grande clarté d'exposition, une logique serrée des arguments et contre-arguments, un goût prononcé pour le recours à des descriptions précises et des distinctions subtiles. Tout effet de style, toute poétisation ou métaphorisation du discours est rapidement suspectée de masquer un vide conceptuel, ou une stratégie plus ou moins consciente pour échapper aux règles du débat rationnel. Les « prodiges et les vertiges de l'analogie », pour reprendre la formule de Jacques Bouveresse, sont clairement proscrits dans l'univers analytique. Enfin, d'un point de vue strictement théorique, les divergences sont assez marquées. Les philosophes analytiques créditent les auteurs pour autant qu'ils leur fournissent des arguments rationnellement pertinents. L'histoire de la philosophie en tant que telle avec son panthéon de grands ancêtres présente donc un intérêt limité pour les philosophes analytiques qui n'hésitent pas à traiter avec une désinvolture choquante pour leurs collègues continentaux les plus grands noms de la philosophie s'il s'avère que leur argumentation est de leur point de vue logiquement déficiente. Car tel est bien l'arme préférée du philosophe analytique : la logique. C'est elle qui constitue en quelque sorte l'alpha et l'oméga de l'activité philosophique.

Telles sont donc les principales caractéristiques de la philosophie analytique : un idéal professionnel différent, un style spécifique, un univers théorique propre. Il s'agit bien entendu de caractérisations idéal-typiques et les décalages avec la réalité des pratiques existent.

On pourrait résumer par un schéma ces deux univers intellectuels :

PHILOSOPHIE ANALYTIQUE	PHILOSOPHIE « CONTINENTALE » FRANCAISE
Empirisme / Positivisme	Idéalisme / Rationalisme / Spiritualisme
Culture scientifique	Culture littéraire
Analyse de problèmes, de questions	Analyse de textes, d'auteurs
Étude de cas, goût du détail	Esprit de système, goût de la synthèse
Recours à la logique	Argumentation peu formalisée
Méfiance à l'égard de la politique	Idéal de l'engagement
Idéal du professionnel, de l'artisan	Figure de l'intellectuel, du créateur
Travail collectif, débats	Création individuelle
Idéal de transparence discursive et de clarté argumentative	L'usage des métaphores poétiques et des analogies est considéré comme un moyen expressif légitime
Pensée dont le contexte de pertinence est avant tout celui des auteurs récents ou proches, et relativement anhistorique (sauf du point de vue de l'histoire de la philosophie analytique)	Référence constante à l'horizon de l'histoire globale de la philosophie, souci moindre de citer les collègues contemporains ayant travaillé la question
Croyance dans un progrès de la philosophie	Refus de l'idée d'un progrès en philosophie

⁹ ENGEL, 1997, 23.

On peut cependant à bon droit nuancer cette (re)présentation classique qui oppose deux camps irréconciliables : continentaux contre analytiques. Un peu d'histoire suffit pour cela. En effet, si la tradition analytique est majoritairement anglo-américaine, ce n'est à strictement parler que depuis la montée du nazisme en Autriche et en Allemagne dans les années 1930. À cette époque, les positivistes logiques du Cercle de Vienne (Moritz Schlick, Hans Hahn, Otto Neurath, Rudolf Carnap, Friedrich Waisman, Carl Hempel, par exemple) et ceux qui étaient dans cette mouvance intellectuelle (Ludwig Wittgenstein) ont été contraints à l'exil et ont trouvé refuge pour la plupart aux États-Unis – ce qui ne fut pas le cas de Ludwig Wittgenstein toutefois. C'est dire que d'un point de vue géographique la tradition analytique plonge aussi ses racines sur le continent : Vienne, Berlin et Varsovie (où travaillaient Jan Lukasiewicz ou Alfred Tarski) peuvent être considérés comme les sols nourriciers de cette tradition. La tradition analytique entretient donc des rapports conflictuels avec certains courants de la philosophie dite « continentale » : l'idéalisme allemand, la phénoménologie, tout au moins avec l'héritage heideggerien de Husserl, ou pour ce qui nous touche de plus près, le cartésianisme dans ses divers développements¹⁰ ou le spiritualisme sous toutes ses formes, celui de Bergson étant particulièrement critiqué. Ce sont essentiellement les entreprises philosophiques considérées comme fondamentalement métaphysiques que les philosophes analytiques récusent et critiquent. Si l'on reprend à notre compte la grille d'analyse proposée par Cavailles et reprise par Foucault¹¹, il semble que le style analytique ait toujours été du côté de la « philosophie du concept » opposée à la « philosophie du sujet » ce qui dans le contexte français le mettait automatiquement et pendant longtemps en position dominée. Car, comme l'écrit Jean-Louis Fabiani, « on doit remarquer que les philosophies dites « du sens et du sujet » ont été constamment dans une position scolairement et socialement dominante, les philosophies « de la rationalité et du concept » demeurant dans une position d'éternel *challenger* »¹², l'opposition entre philosophie du concept et philosophie du sujet ne se superposant évidemment pas à celle entre philosophie analytique et philosophie continentale.

C'est en retraçant à présent les principales étapes de la réception de la philosophie analytique en France que nous comprendrons mieux les enjeux qui sont inhérents à cette question.

II – Brève histoire de la réception de la philosophie analytique en France

La réception de la philosophie analytique n'a pas connu d'évolution linéaire, partant de prémisses ténues pour se développer ensuite avec vigueur. En consultant les grandes revues de philosophies : *La Revue de Métaphysique et de Morale*, *La Revue Philosophique de France et de l'Étranger* et *Le Bulletin de la Société Française de Philosophie* par exemple, on s'aperçoit que des auteurs de cette tradition ont eu un certain écho en France dès le début du siècle (Bertrand Russell, par exemple) ou dans l'entre-deux-guerres et que des passeurs ont très tôt existé même si leur tâche fut ardue (Louis Couturat). On pourrait parler de temporalités différenciées voire de dis-

¹⁰ On lira avec intérêt le travail de François Azouvi sur cette question (AZOUVI, 2002).

¹¹ FOUCAULT, 1985.

¹² FABIANI, 1988, 161.

continuités pour reprendre la terminologie foucauldienne pour désigner ce phénomène relativement classique de l'histoire de la philosophie et que celle-ci sous sa forme classique s'évertue à neutraliser et à masquer : les moments successifs d'oubli et de réactivation des auteurs en philosophie. Comme disait Étienne Gilson, « en philosophie, il n'y a pas de morts ». Il y eut par exemple un débat intense entre 1900 et 1930 à peu près autour du pragmatisme américain, celui de James principalement, que Bergson a grandement contribué à faire connaître et auquel Durkheim a consacré son cours en Sorbonne de 1913-1914 ; pour autant, cette philosophie n'a jamais eu ses lettres de noblesse dans notre pays et peine à les trouver aujourd'hui. De fait, toute tentative d'historicisation des concepts nécessite de prendre en compte cette temporalité longue des énoncés philosophiques : dans notre cas, on pourrait et on devrait sans doute remonter aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles et refaire l'histoire des antagonismes entre rationalisme français et empirisme anglo-saxon. C'est le conseil (en lui-même fort significatif) que nous avait donné Gilles Gaston-Granger lorsque nous l'avions interrogé à ce sujet. Tout en admettant *a priori* la validité de cette vision sur le très long terme de la question qui nous occupe, nous nous contenterons de rappeler ici les principales étapes chronologiques au XX^{ème} siècle.

1°) *De 1900 à 1970* : même si le XX^{ème} siècle philosophique français n'est pas totalement hermétique à la philosophie analytique – qu'on songe aux relations de Louis Couturat avec Bertrand Russell ou aux travaux de Jean Cavaillès et Albert Lautman – celle-ci reste largement minoritaire comparée aux « trois H » (Hegel, Heidegger, Husserl) et à d'autres courants, de la phénoménologie au structuralisme par exemple. Il faut ici mentionner une rencontre (manquée) au sommet entre philosophes issus des deux traditions de pensée parmi lesquels Gilbert Ryle, Peter Strawson, Willard Van Orman Quine, John Austin d'un côté, Ferdinand Alquié, Maurice Merleau-Ponty et Jean Wahl de l'autre à Royaumont en 1958. Pour donner une idée des incompréhensions réciproques, rappelons ce propos de Leslie Beck : « Le lecteur peut se demander si le colloque a réussi un véritable dialogue. Pour s'en tenir à l'immédiat, il convient peut-être d'en douter. Les oppositions étaient tranchées. Les distances à parcourir étaient immenses. (...) quand Merleau-Ponty demanda : "notre programme n'est-il pas le même ?", la réponse ferme et nette fut : "j'espère que non" »¹³.

2°) *1970* : on peut dire que les années 1970 sonnent le début de l'offensive analytique en France. Face à la surdétermination idéologique ou politique de la scène philosophique française, à l'image des althusseriens par exemple, face aussi à l'essoufflement des sciences humaines et du projet politique dont elles sont porteuses, et à mesure que s'affaiblissent certains courants plus classiques de la philosophie, l'approche analytique fait figure de recours possible voire de refuge, si l'on en croit la biographie intellectuelle de Jacques Bouveresse, par exemple. Là encore il importerait de nuancer en rappelant qu'en linguistique ou en sociologie par exemple, on peut trouver certains schèmes de pensée apparentés au style analytique : les travaux de Raymond Boudon par exemple n'y sont pas étrangers dans le style tandis que des auteurs issus de cette tradition constituent parfois des références explicites chez Pierre Bourdieu¹⁴. Par ailleurs, on trouve un article de 1963 d'Émile Benveniste consacré aux rapports

¹³ CAHIERS DE ROYAUMONT, 1962.

¹⁴ On trouve par exemple des références non marginales à Rudolf Carnap, Bertrand Russell et Ludwig Wittgenstein dès BOURDIEU, 1972.

entre philosophie analytique et langage ¹⁵, ainsi que des travaux d'Oswald Ducrot ou de François Récanati qui s'appuient sur les acquis de la tradition analytique.

3°) *Les années 1980* enfin marquent clairement un tournant avec l'arrivée sur la scène philosophique des premières générations de philosophes officiellement et authentiquement analytiques. Si leur pouvoir intellectuel grandit, il faudra réellement attendre les années 1990 pour que le pouvoir temporel leur soit progressivement accordé.

Voilà très schématiquement résumée cette histoire. Mais il faut aussi donner un aperçu de ses acteurs principaux, ceux que l'on peut appeler les artisans de cette réception ou encore les « passeurs ».

La réception de la philosophie analytique a d'abord été le fait d'individus isolés. Il faut attendre les années 1980 pour que ce travail se fasse sur une plus grande échelle, engageant des secteurs d'enseignement et de recherche entiers et des philosophes plus nombreux.

1900-1920 : Bien que très présent dans les revues de philosophies, le pragmatisme ne semble pas avoir eu beaucoup de défenseurs en France. En revanche, les travaux anglo-saxons de logique trouvent en Louis Couturat (1868-1914) une oreille attentive : mathématicien, logicien et philosophe français, il entretint une correspondance avec Bertrand Russell, dont l'édition a fait l'objet de financements au CNRS en 1985. Ce premier défenseur du logicisme n'a malheureusement pas vécu suffisamment longtemps pour faire école et semble avoir eu fort à faire avec les critiques d'Henri Poincaré.

1920-1945 : Cette période est surtout marquée par les travaux des logiciens Jacques Herbrand et Jean Nicod, dont le nom a été choisi pour un prix et des conférences qui se tiennent chaque année sous les auspices du CREA (Centre de Recherche en Épistémologie Appliquée, sur lequel nous reviendrons) notamment, avec des financements du CNRS. Eux aussi sont morts jeunes, ce qui explique en partie le peu d'influence directe qu'ils semblent avoir eu. Mais on peut aussi relever trois noms français parmi les disciples officiels du Cercle de Vienne : Louis Rougier, que ses compromissions politiques avec Vichy puis avec l'extrême-droite ont marqué d'infamie, Marcel Böll et le Général Vouillemin, qui a notamment traduit des textes du Cercle de Vienne. À la même époque, Émile Meyerson accorde une place relativement importante aux travaux des philosophes analytiques dans ses ouvrages, sans pour autant devenir un farouche partisan des thèses qu'il expose. Mais c'est sans contester Jean Cavaillès (1903-1944) qui va donner le plus d'échos à ces théories puisqu'il traduit des textes du Cercle de Vienne, s'intéresse de près à ces courants philosophiques et notamment au premier Wittgenstein, celui du *Tractatus logico-philosophicus*, qu'il enseigne à l'Université devant quelques élèves. Son activité de Résistant le conduit (cependant ?) à la mort avec son disciple Albert Lautman.

1945-1970 : Parmi les élèves de Jean Cavaillès se trouvait Gilles-Gaston Granger qui va véritablement être l'un des pionniers de la philosophie analytique en France, sans pour autant adhérer aux idéaux analytiques à proprement parler, tout comme son ami et collègue Jules Vuillemin qui avait une aversion réelle pour Ludwig Wittgenstein mais s'est néanmoins beaucoup intéressé aux méthodes logiques en phi-

¹⁵ BENVENISTE, 1963.

losophie. Néanmoins la Chaire de Philosophie de la connaissance que ce dernier a occupée au Collège de France de 1962 à 1990 ne lui a pas permis d'avoir beaucoup de disciples. En revanche, le Séminaire d'Aix que dirige Gilles-Gaston Granger devient un lieu central de formation des futurs philosophes analytiques français : Joëlle Proust, Pascal Engel, Jean-Claude Pariente et d'autres. Le groupe du « Mercure philosophique » qui s'y constitue par cooptation représente sans doute l'un des premiers maillons importants de la future chaîne des philosophes analytiques français.

1970... : On pourrait dire qu'il s'agit de la date de « naissance philosophique » du premier philosophe analytique français, en la personne de Jacques Bouveresse. D'après sa bibliographie complète, son premier article dans *Critique* date de 1968 et s'intitule : « La théologie rationnelle et l'analyse logique du langage ». Puis il publie deux articles sur Ludwig Wittgenstein en 1969 dans *Cahiers pour l'Analyse* et la *Revue Internationale de Philosophie* et un sur Rudolf Carnap en 1970 dans *L'Âge de la Science*, revue fondée en 1969 par Gilles-Gaston Granger et Jules Vuillemin. Il sera pendant longtemps l'un des très rares à se réclamer des idéaux analytiques et à tenter de promouvoir systématiquement ce type de philosophie. Ses enseignements à l'ENS Ulm ou à l'Université Paris I vont progressivement porter leurs fruits puisque la plupart des philosophes analytiques français ont été formés par lui – ou par Gilles-Gaston Granger et parfois conjointement – directement ou indirectement. Il est en tout cas le principal artisan de la réception de Ludwig Wittgenstein mais il est aussi le défenseur bien connu d'une éthique philosophique inspirée de la tradition analytique. Il va donc largement contribuer à donner ses lettres de noblesse à la philosophie analytique et deviendra assez logiquement le premier président d'honneur de la SOPHA (Société (francophone) de Philosophie Analytique).

À partir de cette époque cependant, plusieurs noms peuvent être cités qui ont tous à des degrés divers contribué à cette réception : Claude Imbert, Jean Largeault, Paul Ricœur, Francis Jacques et Denis Zaslavsky (dont Pierre Bourdieu fait l'éloge dans une recension publiée dans *Libération* le 7 décembre 1982) pour les philosophes ; Roger Martin en logique ; Oswald Ducrot pour les linguistes ; voire Jacques Lacan en psychanalyse. Bien entendu, tous n'ont pas adopté avec la même ferveur les idéaux d'ordre plus moral ou plus social en vue de réguler la vie intellectuelle, lesquels dérivent de la première tradition « analytique », celle des exilés Viennois, notamment (et c'est bien ce qui fait la singularité de Jacques Bouveresse) et beaucoup en sont restés à un intérêt purement théorique.

Tels sont les principaux philosophes français qui doivent être mentionnés pour parler de la réception de la philosophie analytique en France. Cette liste non-exhaustive indique néanmoins les principales personnalités qui ont joué un rôle « historique » dans la réception de la philosophie analytique, plus que du pragmatisme au demeurant. Dès les années 1980, la liste s'allonge et nombreux sont ceux qui montrent un intérêt plus ou moins marqué pour ces courants philosophiques, à commencer par les disciples des deux grands maîtres que furent Gilles-Gaston Granger et Jacques Bouveresse notamment.

Du point de vue des institutions, trois laboratoires importants se partagent la recherche dans le domaine qui nous intéresse ici. Le premier, l'Institut d'Histoire et de Philosophie des Sciences et des Techniques, est une UMR liée à l'Université Paris I, dont l'importance et le prestige sont reconnus. Ce laboratoire, dont il est difficile de retracer l'évolution précise, est l'un des principaux centres de recherche en épistémo-

logie et philosophie des sciences, mais c'était aussi le lieu par excellence de la tradition française de l'épistémologie historique. C'est pourquoi, longtemps dominé par la perspective bachelardienne, continuée par Georges Canguilhem, ce centre n'accorde pas d'attention particulière à la philosophie analytique : ses principaux animateurs sont même souvent particulièrement critiques à son égard. L'arrivée de Jacques Bouveresse, en parallèle au développement du cursus de logique à l'université Paris I, va progressivement changer les choses, mais il faut attendre 1997 pour que s'opère ce qu'on peut ironiquement appeler une « coupure épistémologique », à savoir l'abandon d'une perspective historique au profit de thématiques de recherche axées sur des problèmes et des questions, sur un mode analytique. Ce bouleversement n'est pas étonnant si l'on songe qu'en 1997 sont membres de l'IHPST : Jacques Dubucs, François Rivenc, Philippe de Rouilhan, Jacques Bouveresse, Claudine Engel-Tiercelin, Sandra Laugier, Frédéric Nef, Christiane Chauviré, Emmanuel Picavet, qui peuvent tous être considérés, selon des modalités spécifiques, comme des philosophes d'inspiration analytique, malgré les conflits (divergences est plus neutre...) qui les opposent. On peut donc considérer que cette chasse gardée de l'épistémologie historique a pris un « tournant analytique » tardif mais on ne peut plus net, ce qui va dans le sens des analyses que nous avons proposées jusqu'ici ¹⁶.

Le second centre de recherche, le Séminaire d'Épistémologie Comparative de Gilles-Gaston Granger, se caractérise par deux traits spécifiques : premièrement, il se situe hors de Paris, à Aix-en-Provence, ce qui, selon Gilles-Gaston Granger lui-même, lui a donné un rayonnement moindre au niveau national que d'autres centres ; deuxièmement, c'est le premier centre de recherche, historiquement parlant, à travailler très officiellement et prioritairement sur des philosophes du courant analytique : Ludwig Wittgenstein, Alfred Tarski et Charles Sanders Peirce, dès 1969. Il faut noter à ce propos que s'est tenu en juillet 1969 à Aix un colloque international réunissant des spécialistes de Ludwig Wittgenstein. Gilles-Gaston Granger nous a confié dans un entretien que ce colloque, dont l'envergure internationale ne fut pas négligeable, n'a pas eu, en France, l'écho qu'on pouvait espérer. Quoi qu'il en soit, sous la houlette de Gilles-Gaston Granger, ce Séminaire d'épistémologie comparative est devenu un lieu de formation de nombre de philosophes analytiques français, comme Joëlle Proust ou Élisabeth Schwarz par exemple. L'orientation analytique de ce centre de recherche ne doit pourtant pas aveugler sur les souhaits réels de Gilles-Gaston Granger : ainsi, nombre des étudiants qu'il a formés ou suivis (comme Joëlle Proust ou Pascal Engel, par exemple) ont adopté une attitude militante en faveur de la philosophie analytique qui ne semble pas trouver tout à fait grâce à ses yeux. Il est assez intéressant de voir que la trajectoire suivie par certains philosophes analytiques français fait l'objet d'un désaveu plus ou moins marqué de la part de ceux qui ont été, comme Gilles Gaston Granger, parmi les premiers artisans de la réception de la philosophie analytique (cf. Rapports d'activité du CEPERC). Le mépris plus ou moins marqué d'un certain nombre de philosophes analytiques pour l'histoire de la philosophie classique, le resserrement du questionnement philosophique sur quelques thématiques pointues ou encore la dissolution de l'activité philosophique dans un travail mêlant sciences cognitives, neurosciences et logique par exemple, a parfois fait l'objet d'un regard critique de la part de Gilles-Gaston Granger.

¹⁶ Cf. Rapports d'activité de l'IHPST.

Enfin, dernier grand centre qui devait être mentionné : le Centre de Recherche en Épistémologie Appliquée (aujourd'hui Institut Jean-Nicod), hébergé naguère par l'École Polytechnique, qui constituait le cœur de la recherche en philosophie analytique en France, depuis sa création en 1982, date assez récente au demeurant. Il faut d'abord noter que ce centre n'appartenait pas à une institution philosophique, alors même que la quasi-totalité de ses membres sont philosophes, ce qui conduisait à une situation quelque peu étrange puisque peu de polytechniciens pouvaient réellement s'intéresser aux activités de ce centre de recherche et que peu d'étudiants de philosophie pouvaient soit y participer, soit même le connaître. Malgré tout, le CREA réunissait certains des plus grands noms de la philosophie analytique française, parmi lesquels François Récanati, Pierre Jacob, Pascal Engel ou Joëlle Proust, par exemple. Mais le CREA était surtout un lieu où se retrouvaient les plus militants des philosophes analytiques français, et l'on retrouve parmi les membres de la SOPHA (Société francophone de Philosophie Analytique) nombre de chercheurs du CREA. D'un point de vue institutionnel, le CREA possédait un impressionnant réseau de relations internationales et une grande partie de ses activités était en lien direct avec les institutions philosophiques anglo-saxonnes : Stanford, Berkeley, New York, le MIT, la LSE et bien d'autres, notamment en Australie. Il faut attendre la fin des années 1990 pour voir le réseau du CREA devenir plus hexagonal, notamment avec l'IHPST et le Centre d'Aix, ces relations affichées dans les rapports d'activité ne devant pas masquer les conflits et la concurrence qui existent entre ces diverses institutions. Néanmoins, l'essentiel des activités foisonnantes du CREA restait quand même lié à un réseau international, ce qui, là encore, n'a pas facilité l'implantation de la philosophie analytique dans notre pays. On voit donc que le principal centre de recherche en philosophie analytique se trouvait dans une situation d'isolement prestigieux, isolement renforcé par son rattachement institutionnel à Polytechnique et par les contraintes spécifiques à ce domaine d'étude, celles qui ont trait notamment à la nécessaire reconnaissance internationale par l'insertion obligée dans les circuits anglo-saxons de production et d'échanges intellectuels¹⁷. Néanmoins, l'élection de Daniel Andler, ancien directeur du CREA, spécialiste de neurosciences et non-agrégé de philosophie, et celle d'Alain Boyer, lui-même membre de ce laboratoire, à la Sorbonne (Université Paris IV) constituent un fait institutionnel majeur pour la reconnaissance de la philosophie analytique en France. Le fait qu'une université considérée comme un haut lieu de la philosophie traditionnelle décide de recruter des professeurs connus pour leur affiliation à la tradition analytique, constitue en soi un moment fort de légitimation de la philosophie analytique dans l'université française.

À présent que sont posés les principaux jalons de cette histoire, il est possible de tenter d'expliquer les résistances à la réception de la philosophie analytique. En effet, comme on le voit aisément, les passeurs sont peu nombreux et, même prestigieux, ils restent longtemps minoritaires dans l'institution philosophique. Il faut attendre les années 1980 et plus encore 1990, comme nous l'avons dit, pour voir la situation changer significativement. Comment expliquer ce phénomène ? C'est là qu'interviennent les différentes hypothèses de travail esquissées en amont.

¹⁷ Cf. Rapports d'activité du CREA.

III – Les obstacles à la réception de la philosophie analytique

La logique institutionnelle et disciplinaire

Le premier de ces obstacles relève de la logique disciplinaire et institutionnelle de la philosophie ; le point de départ de cette analyse nous est fourni par Immanuel Wallerstein dans son intervention au *XIVth World Congress of Sociology*, qui s'est déroulé à Montréal en 1998. Immanuel Wallerstein propose une définition à la fois très claire et très complète de ce qu'est une discipline et indique par là même les implications multiples d'une logique disciplinaire. Il écrit ainsi¹⁸ : « Nous divisons et délimitons la connaissance de trois manières différentes : comme des disciplines d'un point de vue intellectuel ; comme des structures corporatistes d'un point de vue organisationnel ; comme des communautés de savants partageant certaines prémisses élémentaires d'un point de vue culturel. On peut envisager une discipline comme un édifice intellectuel, une sorte de programme heuristique. C'est un moyen de revendiquer un prétendu champ d'étude, avec son domaine spécifique, ses méthodes propres, et par conséquent ses frontières. C'est une discipline dans la mesure où elle cherche à discipliner l'intellect. Une discipline ne définit pas seulement ce qu'il faut penser et comment il faut le penser, mais aussi ce qui est hors de son champ. Dire d'un objet donné que c'est une discipline, c'est dire non seulement ce qu'il est mais aussi ce qu'il n'est pas ». Ces propos d'Immanuel Wallerstein sont éclairants à plus d'un titre : d'une part une discipline se pose en s'opposant, c'est-à-dire que le tracé de frontières plus ou moins infranchissables est nécessaire à son édification ; d'autre part, le mot « discipline » lui-même implique que l'intellect soit discipliné conformément aux usages en vigueur dans une discipline donnée. On voit dès à présent que la réflexion d'Immanuel Wallerstein a deux facettes : côté face, une discipline est un ensemble d'éléments théoriques et pratiques à visée heuristique ; côté pile, c'est un cadre rigide et fermé aux apports extérieurs. La mise en conformité d'une démarche avec une discipline est aussi une mise sous tutelle.

Comme le souligne par ailleurs Jean-Michel Berthelot : « l'espace, historiquement et socialement construit, d'une spécialisation disciplinaire (...) est un lieu de ressources sociocognitives, de références autorisées, de normes partagées et d'exemples communs, permettant le tissage d'une *tradition*, problématique, conflictuelle, mais réelle, de connaissance »¹⁹. On peut dire qu'en France la philosophie est une discipline au sens fort : d'abord parce qu'elle est enseignée dès le lycée, ensuite parce que son enseignement est fortement structuré par le concours de l'agrégation, enfin parce que dans la hiérarchie des disciplines, elle trouve une place de choix – celle que Jean-Louis Fabiani désigne par l'expression de « discipline du couronnement »²⁰. La philo-

¹⁸ WALLERSTEIN, 1998, 1. « *We divide and bound knowledge in three different ways : intellectually as disciplines ; organizationally as corporate structures ; and culturally as communities of scholars sharing certain elementary premises. We may think of a discipline as an intellectual construct, a sort of heuristic device. It is a mode of laying claim to a so-called field of study, with its particular domain, its appropriate methods, and consequently its boundaries. It is a discipline in the sense that it seeks to discipline the intellect. A discipline defines not only what to think about and how to think about it, but also what is outside its purview. To say that a given subject is a discipline is to say not only what it is but what it is not* ».

¹⁹ BERTHELOT, 1996, 99.

²⁰ FABIANI, 1988.

sophie apparaît donc à plus d'un titre comme une discipline fortement institutionnalisée : le programme d'enseignement de Terminale et celui du CAPES sont identiques ; quant à l'agrégation, elle constitue un passage obligé pour quiconque veut faire carrière en philosophie. Ce bouclage du cursus philosophique en fonction de programmes nationaux ne semble guère propice aux novations intellectuelles. Trop de contraintes pèsent sur la définition de ces programmes pour qu'il soit possible de beaucoup innover en la matière ; contraintes pédagogiques, institutionnelles et idéologiques s'additionnent pour faire de l'élaboration des programmes un exercice hautement périlleux, auquel se heurtent les figures les plus éminentes du champ philosophique. Dans ses entretiens avec Jean-Jacques Rosat, Jacques Bouveresse le déplore en ces termes : « Le centralisme, l'autoritarisme, le conformisme et finalement une sorte d'orthodoxie inavouée sont le prix à payer pour la position institutionnellement très forte que la philosophie occupe dans notre pays »²¹. Toutes les réformes ont été critiquées, nombre d'entre elles abandonnées et maints projets n'ont jamais abouti. Le programme de Terminale actuel date de 1973 et n'a connu depuis ce moment que fort peu de modifications, mais de récentes réformes proposées par un Groupe Technique Disciplinaire, sous la présidence d'Alain Renaut, membre du Conseil National des Programmes, ont ravivé les débats. Or, c'est à l'occasion de ces débats que les philosophes analytiques français tentent de faire entendre leur voix.

C'est pourquoi nous rappellerons certaines discussions qui ont animé une Journée disciplinaire sur l'enseignement de la philosophie à Dijon le 31 mars 1998. Cette journée de consultation et de confrontation fait bien apparaître les difficultés rencontrées par les enseignants de philosophie, soumis aux idéaux d'une tradition disciplinaire prestigieuse et aux exigences théoriques et rhétoriques de concours de recrutement réputés difficiles mais contraints par des situations d'enseignement très disparates. La dialectique entre idéaux disciplinaires et réalités pédagogiques est malaisée à manier, et ces difficultés semblent se cristalliser sur la tentative de définition d'un programme varié mais cohérent, complet sans être démesuré, adapté tout en restant national.

En lisant les principales interventions de cette Journée disciplinaire publiées dans *Le Débat*, on peut remarquer que chacun prend acte de la difficulté qu'il y a à maintenir le dogme républicain de l'enseignement de la philosophie, exprimé dans les *Instructions* du 2 Septembre 1925, rédigées par Albert de Monzie : « L'enseignement de la philosophie en classe terminale n'a pas vocation à transmettre des connaissances, mais à apprendre un certain mode de réflexion personnelle ». « Le professeur de philosophie est un philosophe (il est « l'auteur de son cours ») et son élève un apprenti philosophe ». Or, parmi toutes les critiques adressées à ces dogmes – encore largement défendus dans les éditoriaux de *L'enseignement philosophique*, revue de l'Association des professeurs de philosophie – plusieurs ont trait au clivage entre philosophie analytique et philosophie continentale : « À ce clivage institutionnel vient s'ajouter, en le recoupant parfois, un clivage géographique entre l'univers anglo-saxon, où dominerait la philosophie analytique, et le Continent (c'est-à-dire de la philosophie !), gardien de l'antique tradition métaphysique. Cette opposition devenue certes plus idéal-typique que géographique reste pourtant d'actualité en France, précisément en raison du poids de la tradition scolaire, pour laquelle le seul bon philosophe est le philosophe mort »²².

²¹ BOUVERESSE, 1998a, 231.

²² TAVOILLOT, 1998, 151.

L'inertie et le traditionalisme qui caractérisent cette logique disciplinaire et institutionnelle ont souvent fait l'objet de réflexions critiques. L'analyse qu'en propose Maurice Halbwachs dans son introduction à *L'évolution pédagogique en France* est à ce propos très éclairante : « Envisagée de ce point de vue, l'organisation pédagogique nous apparaît comme plus hostile au changement, plus conservatrice et traditionnelle peut-être que l'église elle-même, parce qu'elle a pour fonction de transmettre aux générations nouvelles une culture qui plonge ses racines dans un passé éloigné. Mais, d'autre part, il n'en est pas aussi qui ait été soumise, à certaines époques, à des changements plus radicaux, par de véritables révolutions, qui ont quelquefois dépassé le but. Comme l'a remarqué Émile Durkheim, les hommes de la Renaissance, par hostilité vis-à-vis de la scolastique, n'ont pas retenu de l'enseignement médiéval ce qui méritait d'en être conservé, le souci d'une forte culture logique, et ont ainsi frayé les voies à une culture purement littéraire, gréco-latine, qui cherche à former surtout des écrivains diserts, des maîtres d'éloquence, des causeurs mondains »²³. C'est aussi ce que constatait, amer, Lucien Febvre : « À quoi attribuer ce rétrécissement ? (celui qu'il voit dans un cours de Léon Brunschvicg). Faut-il inculper, ici encore, ces institutions universitaires, ces agrégations maîtresses de cloisonnements, et qui engendrent, tout naturellement, entre mandarins de couleurs diverses, ces « querelles de boutons » que connaissent nos marins ? Je ne sais. Mais le fait est là, qu'il faudrait expliquer »²⁴. L'agrégation constitue à n'en pas douter le point ultime, institutionnellement parlant, de cette « discipline du couronnement ». Mais le concours de l'agrégation semble un peu moins lié aux impératifs professionnels de l'enseignement dans le secondaire ; c'est pourquoi, on peut y déceler un certain nombre d'indices traduisant un élargissement progressif du corpus des œuvres mis au programme. Mais il faut aussi souligner le travail de rénovation entrepris par les Présidents du jury, d'abord par Jean-Claude Pariente, ancien élève de Gilles-Gaston Granger, puis par Claudine Engel-Tiercelin. Ainsi Ludwig Wittgenstein apparaît-il dès 1992 (!), en option anglais (Edmund Husserl n'est mis au programme qu'en 1994), puis Bertrand Russell dans la même option en 1995²⁵. D'autres suivront, mais toujours en option, jusqu'à l'année 2001-2002, qui voit Bertrand Russell promu au rang d'un des trois auteurs canoniques de l'agrégation. Cette consécration est décisive puisque l'inscription au programme de l'agrégation comme auteur obligatoire suppose d'abord que le jury soit d'une composition qui autorise cette audace, ensuite qu'il y ait assez de professeurs pour enseigner l'auteur, et enfin que suffisamment de ses ouvrages soient disponibles en français, en tout cas lorsqu'il s'agit d'un des trois auteurs « canoniques » du programme. C'est donc un indice essentiel de l'évolution du champ philosophique français et des rapports de force internes à ce champ. Mais c'est aussi tout simplement un signe de l'évolution des problématiques et des réquisits théoriques désormais inscrits au programme de l'agrégation, ce qui induit nécessairement que les prochaines promotions d'agrégatifs auront lu et travaillé Bertrand Russell.

²³ HALBWACHS, 1999, 3.

²⁴ FEBVRE, 1992, 294.

²⁵ Nous employons à dessein les termes de « novation » ou de « rénovation » pour indiquer qu'il ne s'agit pas de la redécouverte périodique d'un auteur classique - comme dans le cas récent de Saint Augustin - mais bien d'une volonté affichée de faire entrer dans la culture des futurs agrégés un certain nombre de philosophes plus contemporains.

On peut donc légitimement en conclure que l'agrégation (tourné vers l'université) laisse plus de liberté que le CAPES (tourné vers le secondaire), mais il faut garder à l'esprit les critiques qui ont été longtemps formulées à son encontre. Raymond Aron ne disait-il pas que l'agrégation de philosophie, c'est 50 % d'histoire de la philosophie et 50 % de rhétorique ? Et Jacques Bouveresse, expliquant son refus de participer au jury d'agrégation, déclare : « Quand je regarde le champ démesuré que couvre l'éventail extraordinairement diversifié des questions qui sont proposées à l'oral, je suis bien obligé de me dire que, sur une bonne partie d'entre elles, on ne peut attendre et obtenir, effectivement, autre chose que de la rhétorique. Or, vous savez ce que je pense, de façon générale, de la rhétorique en philosophie. Quant à la partie sérieuse, l'histoire de la philosophie, je n'en suis pas un spécialiste et surtout je n'ai pas cette espèce de respect un peu superstitieux qu'on est tenu d'éprouver pour les grandes figures du passé »²⁶. Interrogés sur cette question des effets pervers des grands concours de recrutement en philosophie (ENS et agrégation), nos interlocuteurs ont tous été formels sur ce point : aucune copie de philosophie ne s'aventure à soumettre les énoncés d'un sujet à une analyse logique formalisée et les philosophes analytiques ne constituent pratiquement jamais le cœur des références philosophiques pour les candidats, au moins jusqu'à une date très récente.

Le blocage institutionnel peut donc être invoqué comme une cause éminemment importante de la non-réception de la philosophie analytique en France ; mais il faut alors distinguer entre le CAPES et l'agrégation, la seconde autorisant plus de liberté que le premier. Néanmoins, il ne faut pas oublier ce fait massif, attesté aussi bien par les contenus des programmes depuis au moins 1965 (date des premiers éléments statistiques que nous possédons, mais il n'est pas nécessaire de remonter avant pour la question qui nous intéresse), que par le choix des sujets de maîtrises ou de doctorats dans les universités, à savoir la très faible place de la philosophie analytique dans le cursus philosophique français. Selon Charles Soulié, 21 étudiants sur 883 travaillaient en maîtrise à Paris I sur la philosophie analytique (1983-1989), alors même que l'UFR de l'Université Paris I est l'un des plus actifs dans ce domaine, puisque Jacques Bouveresse y a été longtemps professeur, qu'il y existe un cursus de logique à part entière et que l'Université Paris I abrite l'Institut d'Histoire et de Philosophie des Sciences et des Techniques, l'un des laboratoires CNRS les plus réputés en philosophie des sciences. Cette situation particulièrement favorable n'a donc pas considérablement influencé le choix des étudiants. De même, seuls 18 étudiants sur 662 avaient un sujet de doctorat en rapport avec le XX^{ème} siècle anglo-saxon dans l'ensemble des universités françaises entre 1988 et 1991²⁷. Tous ces éléments conduisent à penser que la philosophie analytique n'a pas encore vraiment acquis droit de cité en France. Ce bilan peut être largement corroboré par l'analyse rapide des programmes d'enseignement dans les universités françaises des années 1997-1999.

Longtemps confinés aux postes purement CNRS, les philosophes analytiques français ont donc eu bien du mal à former des disciples ou à impulser de nouveaux programmes d'enseignement. Mais même dans ce domaine de la recherche spécialisée, les rapports de conjoncture du CNRS depuis 1969 au moins et jusqu'en 1996, n'en dénoncent pas moins « la mentalité provinciale » et le « chauvinisme » de la philosophie française (1974). Ces rapports de conjoncture, que nous avons consultés dans

²⁶ BOUVERESSE, 1998b, 232.

²⁷ SOULIÉ, 1996.

le Fonds Documentaire des Archives du CNRS, constituent de précieux documents. Il va de soi cependant qu'il existe une rhétorique propre à ce type de rapports qui exige de ne pas les prendre pour argent comptant : il est très difficile en effet de reconstituer le contexte de leur rédaction ou d'identifier le rédacteur, ce qui constitue des points aveugles qui invitent à la prudence interprétative. Concernant la philosophie analytique, la philosophie du langage ou la logique, il est étonnant de constater la régularité et l'homogénéité des commentaires faits par les rédacteurs des rapports. Nous n'en donnerons que quelques aperçus :

1969 : « D'autre part, un premier avant-plan d'entretien et de développement devrait être conçu et mené à bien dans un certain nombre de secteurs capitaux : philosophie des sciences et épistémologie, histoire des sciences et des techniques, logique et philosophie du langage par exemple, faute de quoi, d'ici trois ans, certaines institutions seront mortes sans espoir de prompt réurrection ».

1974 : « On peut caractériser d'une manière générale la situation de la recherche française dans le contexte mondial en disant que la mentalité « provinciale », et même un certain chauvinisme, qui sont des données traditionnelles de la philosophie française, continuent à exercer trop souvent une influence négative. Cette situation est liée notamment au retard considérable – et régulièrement dénoncé sans qu'aucun remède véritable ne soit adopté – de notre pays en matière d'ouvrages étrangers. En fait, sur ce point, la France se situe loin derrière certains pays qui ont une tradition philosophique beaucoup moins prestigieuse que la sienne. (...) La situation de la logique et de la philosophie du langage est toujours très préoccupante. Alors que ces deux disciplines sont particulièrement florissantes et progressent à une allure rapide dans les pays anglo-saxons, elles n'occupent qu'une place insignifiante dans les recherches et les publications françaises. De ce fait, notre pays continue à rester à peu près absent de l'un des secteurs aujourd'hui les plus importants de la recherche philosophique mondiale. La raison essentielle de ce phénomène est évidemment l'absence de formation technique dans le domaine de la logique et de la linguistique, et le manque de familiarité avec une certaine tradition philosophique qui n'a pas réussi jusqu'ici à pénétrer réellement chez nous. Sur ce dernier point, l'absence quasi-totale d'enseignements de base et de séminaires de recherche de haut niveau se fait cruellement sentir ».

1974 (rapport d'activité) : « Curieusement, l'intérêt pour la philosophie récente de langue anglaise ne s'est éveillé en France que tardivement, sous l'influence de préoccupations doctrinales ressortissant à la philosophie de la connaissance et à la philosophie des sciences, que le pragmatisme, l'empirisme logique et la philosophie analytique ont stimulées dans les pays anglo-saxons depuis la fin du siècle dernier ».

On se contentera juste de dire que notre travail essaie de rendre cette situation moins « curieuse » qu'elle semble aux yeux du rédacteur de ce rapport, apparemment plus naïf que ceux du rapport de conjoncture de la même année.

1984 : « L'étude de la pensée contemporaine, longtemps dominée par les recherches hegelienues et marxienues, puis nietzscheennes et freudiennes, toujours vivantes, témoignent d'un regain d'intérêt pour la phénoménologie et le premier Martin Heidegger ; l'École de Francfort est maintenant connue, de même que l'œuvre de Ludwig Wittgenstein (exceptionnel à maints égards, comme nous l'expliquons par la suite) ; en revanche, il y a peu d'études sur la pensée analytique anglo-saxonne ».

1996 : « Parmi les points d’ancrage les plus fréquemment cités, le clivage entre tradition analytique et tradition dite continentale, lui-même évidemment produit par la tradition analytique et surtout l’évolution récente du débat, constitue un angle d’attaque massivement récurrent dans la description que proposent de leur discipline tant les historiens de la philosophie, que les spécialistes d’esthétique et, bien sûr, les scientifiques et les épistémologues. (...) D’une part, la réflexion philosophique française se trouve dans une situation paradoxale : elle assimile la tradition de l’esthétique analytique à un moment où, aux États-Unis notamment, celle-ci se trouve mise en question, par exemple dans une visée pragmatiste (Richard Rorty, Richard Shusterman). Cette situation est un indice de l’insularité de la réflexion française passée (en quoi elle se distingue par exemple de la réflexion allemande), mais elle a l’avantage de rendre possible une assimilation critique de la tradition analytique et de rendre moins probable une simple démarche identificatoire. (...) D’une manière générale, la tradition continentale se présente comme celle de la séparation entre sciences et philosophie, ce qui constitue l’obstacle majeur à une complète interdisciplinarité. C’est pourquoi la philosophie analytique a d’abord interagi en France dans les domaines social, moral et politique, avant d’interagir avec les sciences cognitives, la philosophie du langage et la philosophie de l’esprit, en un « compagnonnage critique » (l’expression est de Pascal Engel), qui tient souvent déjà compte du courant post-analytique ». C’est l’un des aspects de cette histoire que nous avons délibérément laissé dans l’ombre : certains schèmes de pensée analytique ont pu trouver des échos ailleurs que dans les institutions philosophiques les plus classiques ; qu’on pense principalement aux travaux de Vincent Descombes, par exemple, à ceux de Francis Jacques, aux analyses linguistiques d’Oswald Ducrot, à certaines approches sociologiques relevant de la Théorie du Choix Rationnel ou de l’individualisme méthodologique, aux références de Pierre Bourdieu à John Austin ou Ludwig Wittgenstein...

Mais comme on le voit, les deux piliers institutionnels que sont l’université et le CNRS semblent longtemps peu propices à la philosophie analytique : la rhétorique bien huilée de certains rapporteurs du CNRS permet cependant de présenter les choses sous un jour plus positif : « Cette situation est un indice de l’insularité de la réflexion française passée, mais elle a l’avantage de rendre possible une assimilation critique de la tradition analytique et de rendre moins probable une simple démarche identificatoire » (Rapports de conjoncture CNRS 1996).

Finalement, on ne peut que constater la faiblesse institutionnelle de la philosophie analytique en France jusqu’à une date très récente et il est certain que le fonctionnement institutionnel de la philosophie explique en partie ce phénomène.

Face à cela, certaines initiatives « privées » ont cherché à prendre le relais ; c’est le cas par exemple de la SOPHA, Société (francophone) de Philosophie Analytique. Elle fait figure pour certains de machine de guerre des philosophes analytiques militants. Cette association loi 1901 s’inscrit dans un mouvement européen de promotion de la philosophie analytique, sous la houlette de l’ESAP, *European Society for Analytic Philosophy*, qui a des branches dans les principaux pays européens : Allemagne, Italie, Espagne, et Europe Centrale. De nombreux indices (nombre de membres des associations concernées, publications, colloques...) montrent que l’Allemagne et l’Italie constituent des terres d’accueil de la philosophie analytique beaucoup plus ouvertes et plus sereines que la France. Le but de l’association française est de coordonner l’information et par là même l’action des philosophes analy-

tiques français. Créée en 1993, la SOPHA a connu trois présidents, deux Français : Pascal Engel et Joëlle Proust ; un Canadien : François Lepage. Circulation de l'information, organisation de colloques, d'universités d'été, de journées d'étude, telles sont les principales activités de la SOPHA.

Cette association suscite cependant méfiance et défiance parmi les philosophes, même d'obédience analytique. Qualifiée de « lobby » par certains, la SOPHA est parfois considérée comme un regroupement de philosophes particulièrement activistes et militants. Reprenant avec humour l'idée d'un « lobby » de type américain, l'un des membres de la SOPHA a même accentué le trait et s'est lui-même qualifié d'« OTAN » de la philosophie ! C'est dire si les connotations politiques de la situation française sont évidentes pour tout le monde. Il va sans dire aussi que ce militantisme en faveur de la philosophie analytique se conjugue avec une posture profondément et violemment critique à l'égard de la philosophie française incarnée par des gens aussi différents que Jacques Derrida, Michel Foucault ou Jacques Lacan par exemple ; par extension, c'est toute la tradition française de pensée marxiste ou nietzscheenne qui est souvent visée avec virulence.

La figure de l'intellectuel français

Cela nous conduit à examiner la seconde hypothèse envisagée en introduction pour expliquer la difficile réception de la philosophie analytique en France : celle de la figure de l'intellectuel français. Né avec l'affaire Dreyfus, devenu total avec Jean-Paul Sartre, l'intellectuel à la française habite l'imaginaire des universitaires, qu'il serve de figure repoussoir ou de modèle plus ou moins revendiqué. Le travail sans doute le plus complet mené sur cette question d'un point de vue socio-historique a été accompli par Christophe Charle, dont nous suivons les lignes de réflexion sans conserver, loin s'en faut, la richesse et le détail des analyses²⁸. On peut donc partir de l'idée que l'intellectuel français se caractérise par l'intervention dans le débat public au nom d'une compétence et de valeurs reconnues dans le champ spécifiquement intellectuel. Ainsi, la posture des intellectuels français fait-elle intervenir une dimension fondamentalement politique dans la définition même de leur activité. Comme le souligne Christophe Charle, cet aspect fait désormais partie de notre héritage national pour le meilleur et pour le pire et toute réflexion sur cette question met en jeu notre rapport à cette histoire des intellectuels français : « Pourtant, cette histoire ne peut pas être tout à fait une « histoire froide ». Sur le plan de l'éthique professionnelle, les intellectuels dreyfusards, dans leur recherche de la Vérité, restent des modèles pour aujourd'hui, eux qui ont su quitter le confort des bibliothèques et la quiétude des laboratoires et résister aux emportements de l'opinion égarée par les médias du temps, bref, conserver, pour parler comme Durkheim, « le meilleur de leurs habitudes professionnelles »²⁹. On peut évidemment se féliciter de cette volonté de participer utilement aux débats publics, mais on peut aussi redouter que ceux qui, naguère, incarnaient face à la raison d'État les valeurs universelles de la vérité et de la probité, ne se transforment en donneurs de leçons ou en maîtres à penser. L'histoire récente des années 1960-1970 semble avoir plutôt confirmé cette crainte que cet espoir, et la

²⁸ Rappelons entre autres deux des principaux ouvrages sur la question : CHARLE, 1990 et 1996.

²⁹ CHARLE, 1990, 234.

figure de l'intellectuel s'est connotée négativement pour désigner aussi ceux qui ont préféré la gloire médiatique au patient travail de réflexion critique sur le monde social : « Si l'on considère, par exemple, l'évolution de la philosophie française depuis une quarantaine d'années, on est bien obligé de constater que, dans le domaine qui constituait pour elle, comme dit Vincent Descombes, l'« épreuve décisive »³⁰, à savoir la prise de position politique, elle s'est surtout distinguée par ce que l'on ne peut percevoir aujourd'hui autrement que comme une inconscience et un aveuglement exceptionnels et, secondairement, par une aptitude remarquable à dénoncer après coup, comme si elles avaient été et étaient encore celles de tout le monde, des erreurs et des illusions qui étaient, en réalité, essentiellement *les siennes* »³¹. Il est certain que nombre de polémiques portant sur l'engagement communiste ou gauchiste notamment font voir des revirements de situation trop radicaux pour être honnêtes, et certains mettent un empressement suspect à dénoncer avec virulence ce qu'ils encensaient avec chaleur.

Il semble cependant acquis dorénavant que le profit, pas seulement symbolique dans certains cas, qu'autorise cette posture intellectuelle spécifique, continue de compter beaucoup aux yeux de certains. Ceux-ci ne semblent donc pas prêts à faire le deuil de cette situation au profit du modèle anglo-saxon, incarné à plus d'un titre par les philosophes analytiques : celui du « *professional* ». Charle le définit brièvement en ces termes : « Face à l'« intellectuel » se dresse la figure du *professional* sur le mode anglo-saxon. Ce dernier accepte la division du travail interne à la classe dirigeante, tandis que l'« intellectuel » aspire à l'universel et défend ses propres valeurs. (...) Moins visible car situé à l'écart de la politique, ce modèle est le pôle d'attraction de bon nombre d'intellectuels au sens banal »³². Il aura fallu les « terribles années 1970 », comme disent certains, pour revaloriser ce modèle anglo-saxon, par l'entremise de Jacques Bouveresse notamment. Si l'on en croit ce dernier, l'intellectuel français, outre ses prises de position politique, fait encore figure de romantique inspiré préférant les erreurs grandioses aux vérités banales : « Je ne pense pas que Rorty ait trouvé pour l'instant une solution réellement satisfaisante à un problème qui, de toute évidence, est également le sien : celui, précisément, de la place de l'intellectuel romantique dans une société démocratique et de l'intellectuel démocrate dans une communauté philosophique dont l'inspiration est restée fondamentalement romantique et le paradigme celui de l'individu qui est capable d'imaginer et de provoquer des ruptures et des transformations radicales »³³.

Dans ces conditions, la philosophie analytique constitue un contre-exemple particulièrement difficile à accepter. L'idéal analytique est celui d'une communauté philosophique constituée de spécialistes, de professionnels, dont les compétences sont reconnues et évaluées selon des règles argumentatives strictes. Leur intervention éventuelle dans le domaine public ne se fait jamais au nom de ces compétences spécifiques : ainsi Michael Dummett, grand militant contre le racisme, n'a pas l'intention d'écrire une éthique et ne prétend pas s'appuyer sur sa réputation de philosophe pour

³⁰ DESCOMBES, 1979, 17.

³¹ BOVERESSE, 1984a, 24.

³² CHARLE, 1990, 232.

³³ BOVERESSE, 1992, 54.

justifier son engagement³⁴. La figure de l'intellectuel français est donc sérieusement remise en question, ce qu'est venu confirmer l'Affaire Sokal. Celle-ci a servi aux philosophes analytiques français à compter leurs alliés et les a contraints à se définir encore plus précisément qu'en fonction de leur orientation doctrinale. C'est le diagnostic qu'en fait Jacques Bouveresse lorsqu'il écrit : « Il est clair, en tout cas, que, comme le remarquait déjà Robert Musil, ce ne sont pas de simples bévues occasionnelles et pardonnables qui sont en cause dans l'Affaire Sokal, mais bel et bien un mode de pensée et un style de pensée, qui plaisent à notre époque et passent même pour spécialement profonds. (...) On aimerait croire qu'elle suscitera une prise de conscience et un examen de conscience salutaires chez les intéressés et ceux qui auraient envie de les imiter. Mais je ne vois pas beaucoup de raisons pour que cela soit effectivement le cas. Combattre des erreurs est une chose, combattre un style de pensée qui a réussi à ce point à s'imposer comme exemplaire en est une autre. Et il ne faut pas oublier que la communauté des intellectuels, en France probablement plus qu'ailleurs, est, quoi qu'on en pense, unifiée bien davantage par une forme de piété envers les héros qu'elle se choisit et qu'elle considère toujours un peu comme sacrilège de contester que par le libre examen et l'usage critique de la raison »³⁵.

Dans un article du *Monde* consacré à Jean-Paul Sartre, Pascal Engel reprend une typologie proposée par William James distinguant deux tempéraments philosophiques : les « coriaces » et les « tendres ». Il va sans dire que, selon Pascal Engel, les philosophes français non-analytiques se retrouvent rangés dans la seconde catégorie. Le plus intéressant de cet article réside en tout cas dans sa conclusion qui rappelle les différences entre les deux idéaux intellectuels, analytique et « continental ». Voici donc le reproche principal qu'on puisse adresser à Jean-Paul Sartre, selon Pascal Engel : « Je ne lui reprocherai pas de s'être « trompé » politiquement, et certainement pas moralement, car il s'est toujours mis du côté des plus faibles, mais d'avoir théorisé que si l'on a raison ou tort en politique, ce doit être en tant que philosophe, investi d'une mission particulière. C'est d'accepter l'idée absurde que les engagements politiques sont nécessairement la contrepartie des idées philosophiques. Quantité de gens incultes en philosophie font des choix corrects, et il y a des philosophes qui, comme Jean Cavaillès, ont eu des engagements plus réels et plus efficaces, mais qui avaient des principes philosophiques très différents. Il n'est jamais venu à l'idée de Bertrand Russell que la logique puisse dicter son pacifisme »³⁶. Le refus de lier philosophie et politique selon le modèle de l'engagement de l'intellectuel ne peut être plus clairement exprimé et c'est bien un autre idéal, loin de celui de l'intellectuel français, que Pascal Engel entend promouvoir ici comme dans ses autres prises de position. On peut néanmoins se demander si cet idéal proclamé trouve toujours à s'incarner dans la pratique : certaines prises de position de Jacques Bouveresse et d'autres, sur le champ intellectuel français ou la situation universitaire par exemple, peuvent à bon droit être considérées comme politiques – il n'y a là aucun jugement de valeur

³⁴ Nous renvoyons à l'entretien qui figure à la fin de son ouvrage traduit en français sous le titre *Les origines de la philosophie analytique*, Gallimard, 1991.

³⁵ BOVERESSE, 1998b. Dans la même veine, on lira le texte de JACOB, 1998, encore la recension de MULLIGAN, 1998, téléchargeable, comme les autres textes, sur le site <http://naturalscience.com>.

³⁶ ENGEL, 2000.

mais un fait qui mérite d'être souligné puisque les philosophes analytiques s'en défendent avec force ³⁷.

IV – Les enjeux contemporains

Il est toujours délicat d'avoir à exposer une querelle car les partis pris sont toujours possibles et le travail risque souvent d'être biaisé. Néanmoins, le développement de la philosophie analytique en France ces dernières années a donné lieu à des débats et des conflits si intenses qu'il serait malvenu de les passer sous silence. Peut-être le succès tardif mais réel de ce courant philosophique explique-t-il que les dissensions puissent apparaître dans le front apparemment uni, naguère, des philosophes analytiques. Car en réalité, il faut distinguer deux types de conflit : le premier entre partisans et détracteurs de la philosophie analytique et le second entre philosophes analytiques français eux-mêmes. Comme dans tout conflit, certains semblent adopter une position qu'on peut qualifier d'« attentiste » ou de « modéré ». Il est d'ailleurs remarquable que, lors des entretiens que nous avons menés, le vocabulaire de nos interlocuteurs ait souvent pris une forte connotation politique pour parler de cette situation ; dans presque tous les cas, la discussion s'est d'ailleurs déroulée sans recourir au microphone. Nous essaierons donc de respecter cette demande de « discrétion officielle » tout en donnant une idée des conflits, assez virulents, qui animent ce secteur du champ philosophique.

Quels sont les motifs du conflit ? Ils sont de plusieurs natures qu'on peut subsumer sous trois catégories : querelles doctrinale, éthique et professionnelle, qu'on distinguera pour une plus grande clarté, mais qui sont évidemment liées.

La querelle doctrinale

Elle a plusieurs ramifications dont certaines sont identifiables. Ainsi, les « néo-wittgensteiniens » comme Christiane Chauviré ou les partisans de la philosophie américaine (celle de Stanley Cavell et de Richard Rorty, par exemple), à l'image de Sandra Laugier. Selon eux, les philosophes les plus militants font preuve d'un sectarisme doctrinal préjudiciable en rejetant nombre d'auteurs du côté de l'irrationalisme. Dans ce contexte, l'Affaire Sokal a beaucoup envenimé les débats en contraignant les différents protagonistes de notre histoire à prendre position. Ceux qui ne furent pas favorables aux pourfendeurs des impostures intellectuelles ont vite été qualifiés d'« irrationalistes », terme qu'ils récusent bien entendu en faisant valoir leur ouverture d'esprit face aux sectaires. Cette querelle a des implications fortes puisque certaines collaborations naguère possibles semblent à présent largement compromises, tandis que d'autres plus inattendues se dessinent. Un auteur comme Ludwig Wittgenstein cristallise ces enjeux puisqu'il autorise des lectures très différentes, comme le rappelle Pascal Engel : « Il faut, à mon sens, toujours prendre au sérieux les sceptiques, et ceux-ci méritent toute notre attention. Mais ce sont plutôt eux qui sont dans l'inconfort : car bien qu'ils se réclament d'auteurs comme Wittgenstein qui, peut-être à

³⁷ Nous renvoyons aux textes suivants (parmi d'autres) : BOUVERESSE, 1984a, 1984b, 1998a, 1998b, 1999 et 2003.

leur corps défendant, ont nourri la tradition analytique, ils flirtent dangereusement avec le non-cognitivism métaphilosophique de la philosophie continentale, comme celui de Nietzsche et Heidegger »³⁸. Mais dans ces débats théoriques, le même reproche revient sans cesse : celui d'un « moralisme », d'une « revendication rationaliste sectaire » des militants incapables de tolérer d'autres approches théoriques que celles qu'ils considèrent comme radicalement et définitivement rationnelles.

Quant aux détracteurs de la philosophie analytique, ils se posent implicitement comme les héritiers de l'école épistémologique française à l'image de Dominique Lecourt³⁹, mais manient parfois plus l'anathème et les jeux de mots vengeurs, qu'une argumentation précise. Ainsi Pascal Nouvel dans son éditorial du numéro de septembre 1999 de *L'Aventure Humaine* consacré au « déclin de la philosophie analytique » : « Alors, quel est l'outil le plus propre à caractériser la philosophie analytique ? La pince à épiler, peut-être. À la fois, parce qu'elle permet un travail minutieux et parce qu'elle permet de rendre lisse la surface de la peau (...) : la philosophie analytique cherche à rendre la réalité lisse par un patient travail de détail. Le philosophe non analytique partage rarement ce goût (il a le sens du risque, lui) »⁴⁰. Autre grief plus précis exprimé par Pascal Nouvel dans sa participation au débat sur « l'avenir de la philosophie analytique » : « Les philosophes analytiques n'ont jamais prétendu faire de la science. C'est justement là le problème. Car s'ils étaient cohérents avec eux-mêmes, c'est là ce qu'ils feraient. Au lieu de disserter interminablement sur la nature de la conscience, de la représentation, de l'animalité, de l'intentionnalité, ils s'attacheraient à quelque problème simple et concret, ils feraient vraiment de la science. Ils ne donneraient pas alors étourdiment une aura philosophique à leurs travaux »⁴¹. Dans ces derniers propos, Pascal Nouvel se réclame implicitement de la grande tradition épistémologique française qui veut que les épistémologues soient formés à la fois en philosophie et en science, ce qui ne serait pas le cas des philosophes analytiques. À cela, beaucoup de philosophes analytiques répondent que Pascal Nouvel ne connaît qu'une infime partie de la production intellectuelle qu'il prétend dénoncer et ignore qu'il existe des épistémologues analytiques répondant à ses critères.

Cette querelle doctrinale est donc protéiforme et présente deux versants principaux : les critiques formulées par les héritiers de la tradition épistémologique française d'une part et celles des philosophes analytiques « modérés » qui prétendent inclure dans le courant analytique l'ensemble de la production anglo-saxonne appartenant à cette mouvance, même dans ses versions les plus avant-gardistes, versions souvent qualifiées de « post-analytiques » dans les pays anglo-saxons. On touche là à l'un des effets les plus tangibles de la réception tardive de la philosophie analytique en France : alors que ce courant de pensée trouve déjà dans les pays anglo-saxons des critiques acerbes, mais armées des outils forgés par cette tradition, la France commence à peine à découvrir les principaux acquis et les principales méthodes de cette philosophie. Certains, comme Pascal Engel, semblent donc considérer qu'il est trop tôt pour faire une large place à ces critiques alors même que l'objet de leurs critiques nous est encore peu familier ; d'autres, comme Sandra Laugier, préfèrent donner un écho aux critiques existantes et semblent trouver dommageable d'en rester à une

³⁸ ENGEL, 2001, 145.

³⁹ LECOURT, 1980.

⁴⁰ NOUVEL, 1999, 9.

⁴¹ NOUVEL, 2001, 156.

version trop unifiée du courant analytique. Quoi qu'il en soit, Sandra Laugier s'appuie sur une culture personnelle très approfondie de la philosophie analytique puisqu'elle a travaillé sur et avec Willard Van Orman Quine aux États-Unis : on peut donc légitimement se demander si sa position ne risque pas de renforcer celles des détracteurs de la philosophie analytique qui ne partagent pas sa culture philosophique dans ce domaine et trouveront de bonnes raisons d'empêcher que cette culture ne se développe en France, en s'appuyant sur les critiques qui se font jour dans les pays anglo-saxons. L'« effet-retard » d'une réception décalée et tardive a donc des conséquences actuelles importantes puisque l'avenir de la philosophie analytique en France dépend largement de ce qu'on décidera d'étudier sous cette appellation. Selon Sandra Laugier – mais nous avons vu les présupposés de sa position – « la philosophie analytique a, clairement, un avenir institutionnel, et c'est certainement une bonne chose, qui peut suffire à quelques-uns : mais pour avoir un avenir intellectuel, c'est une autre affaire, autrement plus difficile, et qui nécessitera de sa part – à l'extérieur et à l'intérieur – une ouverture d'esprit, une diversification des enjeux et des problématiques, bref, une véritable transformation »⁴². On peut certes partager ce bilan, sans oublier ce qu'il implique à la fois comme assurance institutionnelle, conquise de haute lutte, et comme conception de la philosophie analytique dégagée de préoccupations éthiques pourtant largement constitutives de cette tradition philosophique (transition bancaire).

La querelle éthique

« Rigorisme », « moralisme », « sectarisme » sont les termes les plus souvent employés pour désigner ceux des philosophes analytiques français (ou étrangers comme Kevin Mulligan) qui pensent que l'adoption de la philosophie analytique ne se réduit pas à sa dimension théorique mais implique une véritable adhésion à des normes éthiques dans le travail intellectuel. Selon Christiane Chauviré, les plus militants partagent cette exigence éthique et en font l'un des principaux objets de leur revendication : « Cette tendance revendique et promeut les normes cognitives (vérité, rationalité, cohérence, etc.) comme si c'étaient des normes morales, développant un discours moralisateur sur le vrai comme norme, le pur amour de la vérité qui guide le chercheur, etc. (avec référence à Peirce, qui est à l'origine de ces bons sentiments) »⁴³. Les propos de Christiane Chauviré et de Sandra Laugier, dans l'article que nous avons déjà cité, ont une tonalité critique très prononcée face à ce qu'elles considèrent comme une entreprise de mise à l'index des auteurs et des théories ne satisfaisant pas à ces critères épistémiques, érigés en règle morale. Ainsi, Richard Rorty, Stanley Cavell et Ludwig Wittgenstein semblent être des auteurs peu fiables de ce point de vue puisqu'ils autorisent des lectures contradictoires et légitiment des approches relativistes et post-modernes, peu appréciées par ceux que nous avons appelés les « militants ». Que penser de cette revendication éthique particulièrement forte ?

On serait tenté de dire qu'elle tient en partie au fait que les théories relativistes ou post-modernes n'ont que trop évidemment bonne presse dans notre pays et qu'il est donc inutile de chercher à les enrichir avec des auteurs issus de la tradition analytique.

⁴² LAUGIER, 2001, 155.

⁴³ CHAUVIRÉ, 2001, 87.

Ce point de vue est légitime si l'on songe aux regrets exprimés par Richard Rorty constatant les usages qui sont faits des théories dont il fut le défenseur et des auteurs qu'il a contribué à faire connaître, depuis Nietzsche et Heidegger jusqu'à Jacques Derrida : « De mon côté, je dois admettre que si j'avais été exposé à ce que Jacques Bouveresse nomme « le terrorisme politico-philosophique » auquel les philosophes français ont été soumis dans les années soixante, j'aurais probablement été moins enclin que je ne le suis à tenir Jacques Derrida et Michel Foucault pour des héros, et la philosophie analytique m'aurait inspiré plus d'enthousiasme que ce n'est le cas »⁴⁴. On l'aura compris, la revendication éthique des philosophes analytiques français s'enracine dans l'histoire récente du champ philosophique en France et dépend pour une large part du geste en quelque sorte « inaugural » de Jacques Bouveresse, pour qui le choix de la philosophie analytique est allé de pair avec la revendication d'une éthique intellectuelle rigoureuse. Il s'en explique souvent comme dans ce texte adressé à Richard Rorty : « Je serais tenté de dire que nous avons déjà eu en France, dans les dernières décennies, un avant-goût de ce que pourraient être le discours, la méthode et le comportement de philosophes dans un univers comme celui que Rorty appelle de ses vœux et que nous avons une certaine expérience de ce qui se passe lorsque, précisément, ce qui prévaut contre la raison, la logique et les règles de l'argumentation est la rhétorique, le pouvoir des mots, la séduction et le culte de la personnalité »⁴⁵.

Ce credo éthique bien connu de Jacques Bouveresse a été repris par un grand nombre de ses disciples qui peuvent être amenés à considérer que l'oubli de ces exigences, ou, pire, la contestation de celles-ci au moyen d'auteurs issus de la tradition analytique sont particulièrement mal venus. Un argument fort peut pencher en leur faveur : c'est que même les plus critiques des philosophes « post-analytiques » ont reçu initialement une culture analytique, ce qui d'une part peut les contraindre au respect de certaines règles argumentatives, et d'autre part leur assure la connaissance réelle de ce qu'ils prétendent critiquer, connaissance qui fait encore largement défaut en France. On peut donc légitimement redouter un passage trop rapide à la critique qui fasse l'économie de cette étape de découverte, de connaissance et de reconnaissance tout juste abordée dans notre pays.

Cette crainte légitime ne doit pas faire oublier les reproches adressés aux militants par les « modérés » qui défendent plus ou moins la même idée, selon laquelle le militantisme dessert plus qu'il ne sert la cause de la philosophie analytique. Voici ce qu'en dit Christiane Chauviré dans le numéro de *Cités* consacré à l'avenir de la philosophie analytique.

« Je reconnais volontiers qu'il existe des liens entre normes éthiques et normes épistémiques (dire le faux est contraire à la norme du vrai, mais aussi, comme mensonge, à la norme du bien). Il serait d'ailleurs aberrant qu'elles divergent complètement. Mais ce n'est pas une raison pour les amalgamer, faire des normes cognitives une promotion moralisatrice, autosatisfaite, s'indigner vertueusement de leurs transgressions (cf. l'affaire Sokal), même si certains abus sont évidemment à critiquer. Une école philosophique n'a pas besoin de ressembler à une ligue de vertu améri-

⁴⁴ RORTY, 1992, 148.

⁴⁵ BOUVERESSE, 1992, 44.

caine ! »⁴⁶. Plus loin, elle conclut : « Je suis tentée de renvoyer dos à dos transgressifs et pharisiens comme faisant couple et se confortant mutuellement »⁴⁷.

Dans la même veine, Sandra Laugier écrit : « C'est là une constante dans l'intéressante histoire de la philosophie analytique en France : le renforcement de ses détracteurs et de ses sectateurs. Les premiers ne font que confirmer les seconds dans leur conviction de l'ignorance crasse des philosophes formés dans une pratique traditionnelle de la philosophie (...). Les seconds confirment les premiers dans leur vision de la philosophie analytique comme sectaire, sans imagination ni créativité philosophique. Ces préjugés arrangent tout le monde - entre celui qui, comme Pascal Nouvel, parle du Cercle de Vienne comme une bande d'illuminés qui n'avaient rien compris à Ludwig Wittgenstein, et celui qui, comme Pascal Engel, assimile des penseurs américains comme Stanley Cavell ou Richard Rorty à du délire irrationaliste et aux « sorcières de Salem », la distance n'est pas si grande qu'ils le croient eux-mêmes »⁴⁸.

Enfin, Daniel Andler récuse aussi à sa façon l'attitude militante dans ces termes : « *Un philosophe se garde de l'esprit partisan* : il roule en Peugeot mais conçoit qu'on puisse préférer les Renault. Pourquoi les philosophes analytiques se croient-ils obligés de *défendre* la philosophie analytique en la présentant comme la meilleure philosophie possible ? C'est lassant à la longue »⁴⁹.

Les débats sont donc vifs sur ce point, plus vifs à la rigueur que ceux qui les opposent d'un point de vue doctrinal. Dans ces conflits se jouent deux questions importantes : premièrement, le sens même du choix de la philosophie analytique et deuxièmement la définition de ce que peut et doit être la philosophie analytique en France. Le premier problème touche notamment à l'héritage éthique et théorique de Jacques Bouveresse : les positions intellectuellement et institutionnellement puissantes conquises par ce dernier ne peuvent se comprendre sans prendre la mesure des luttes indissociablement intellectuelles et politiques auxquelles il a activement participé, notamment aux côtés de Pierre Bourdieu, faisant du choix de la philosophie analytique une arme contre les développements récents de la philosophie française et ainsi conquérir une place centrale dans le champ qu'il soumet sans relâche à ses critiques acerbes ; le second problème touche lui à l'avenir de la philosophie analytique, donc de la communauté qui s'en réclame et des pratiques qu'elle cherche à promouvoir. C'est pourquoi ces conflits mêlent divers enjeux éthiques, théoriques et pratiques : définir ce qu'on entend par « philosophie analytique », c'est évidemment dégager les critères pertinents pour une pratique philosophique légitime. L'abandon de la dimension éthique signifierait deux choses : d'abord que l'héritage de Jacques Bouveresse peut être tronqué d'une part importante (et qui lui tient à cœur), d'autre part, que ceux des philosophes français qui veulent s'inspirer de la philosophie analytique peuvent le faire très librement, sans que pèsent sur eux de trop fortes contraintes. C'est donc tout un idéal intellectuel et professionnel qui est en jeu dans cette question, ce qui explique qu'elle déchaîne les passions ; derrière l'exigence éthique se cache le portrait du philosophe analytique français à venir. Pour que le choix de la philosophie analytique ne reste pas purement théorique, il semble important aux militants d'imposer certaines règles qui définissent la légitimité de certaines pratiques, fonctionnant comme une

⁴⁶ CHAUVIRÉ, 2001, 89.

⁴⁷ *Ibid.*, 91.

⁴⁸ LAUGIER, 2001, 152.

⁴⁹ ANDLER, 2001, 147.

sorte de « droit d'entrée » suffisamment prohibitif pour rebuter certains « indésirables ». La position des « modérés », pour motivée qu'elle soit, risque d'affaiblir considérablement les critères et d'abaisser le coût du droit d'entrée de façon problématique.

Rappelons, pour en finir sur ce point, le sens du choix de la philosophie analytique selon Jacques Bouveresse : « Pour ceux qui, comme c'était mon cas, trouvaient proprement insupportable et invivable le genre de terrorisme politico-philosophique qui avait commencé à régner au début des années 1960, la philosophie analytique ne pouvait pas ne pas offrir par contraste l'image réconfortante de ce à quoi devrait ressembler une communauté philosophique démocratique, civilisée et tolérante, où tous les citoyens sont également soumis à l'obligation de fournir des arguments et d'accepter d'entendre et de discuter des objections éventuelles (ce qui est bien la dernière chose que l'on pouvait se risquer à demander à l'époque et dans le milieu dont je parle). Il va sans dire que cette façon de considérer la philosophie analytique comportait une bonne part d'idéalisation et de naïveté. Mais je suis encore aujourd'hui convaincu que, pour quelqu'un qui, comme c'est le cas de Richard Rorty (et le mien), considère que la démocratie est la chose la plus importante et qu'elle est plus importante que la philosophie elle-même, la communauté des scientifiques et les méthodes de travail qui y sont utilisées devraient continuer à représenter un exemple, dont la philosophie pourrait essayer de s'inspirer et qu'elle ne peut en tout cas se permettre, comme elle le fait la plupart du temps en France, d'ignorer complètement »⁵⁰. Le credo éthique de Jacques Bouveresse n'est donc pas du tout accessoire ou superflu, il est constitutif du choix de la philosophie analytique, et les enjeux contemporains liés à cette question sont en rapport direct avec cet héritage philosophique de Jacques Bouveresse. La conclusion de son ouvrage *Rationalité et cynisme* est sur ce point emblématique : « La quantité considérable de choses que les hommes de science (y compris les philosophes) ont fini par apprendre sur les mécanismes institutionnels et les relations de pouvoir qui gouvernent leurs propres activités (apparemment libres et désintéressées) a eu sur leur comportement des effets dangereusement ambivalents. Elle a pu constituer aussi bien un facteur de progrès dans certains cas qu'un encouragement supplémentaire à la corruption généralisée qui nous menace. Et, pour lutter contre la corruption, il n'est pas certain qu'il existe une solution de rechange quelconque par rapport à ce sur quoi l'Université traditionnelle avait essayé d'appuyer sa légitimité : une certaine idée de la connaissance et de la formation intellectuelle et morale par la connaissance. J'ai l'impression très nette que ce dont nous souffrons actuellement dans l'Université est bien moins l'inadaptation relative du droit et des institutions que la dégradation et la dénaturation stupéfiantes et spectaculaires de l'éthique de la science et de la recherche elles-mêmes »⁵¹.

« Corruption », le mot est assez fort et dit bien le sentiment de Jacques Bouveresse face à une grande partie de l'intelligentsia française que son travail cherche à discréditer. Mais cette tâche, tous ne semblent pas désireux de la poursuivre.

⁵⁰ BOUVERESSE, 1992, 43.

⁵¹ BOUVERESSE, 1984b, 223-224.

Conclusion

La philosophie analytique constitue un exemple de pratiques philosophiques fort éloignées des nôtres, ce qui n'a guère contribué à lui assurer un franc succès en France : plus que les aspects doctrinaux, importants, c'est bien toute une éthique intellectuelle qui est en jeu et qui explique les conflits actuels entre philosophes analytiques mêmes. Renoncer à la figure de l'intellectuel français, promouvoir une éthique rationaliste rigoureuse pour ne pas dire rigoriste, militer en faveur d'une morale de la science et de la recherche quasi puritaine, tels seraient donc les impératifs du « véritable » philosophe analytique. Il va sans dire que sur tous ces problèmes les débats et les conflits ne sont pas prêts de s'achever et donnent la mesure des difficultés à surmonter pour qu'on puisse véritablement parler d'une réception de la philosophie analytique en France.

Il faut néanmoins souligner que cette situation de rejet à l'égard de la philosophie analytique n'est plus aussi nette et évidente, loin s'en faut. Cantonnés au début aux laboratoires prestigieux du CNRS, les philosophes analytiques français ont conquis peu à peu des positions institutionnelles fortes dans les hauts lieux de l'enseignement philosophique : Collège de France (Jacques Bouveresse), Sorbonne (Pascal Engel, Daniel Andler et Alain Boyer à l'Université Paris IV) et jury de l'agrégation (Claudine Engel-Tiercelin). Les « victimes » d'hier sont devenues les « puissants » d'aujourd'hui même si la rhétorique de l'ostracisme continue de fonctionner ; il est vrai que l'histoire que nous avons retracée à grands traits lui donne une certaine pertinence. Il est certain en tout cas que les processus de consécration et de légitimation d'auteurs ou de courants étrangers sont liés à des processus d'auto-consécration et d'auto-légitimation. La philosophie analytique a donc logiquement été prise dans ces jeux où se mêlent intérêt théorique et stratégie de promotion intellectuelle.

Reste à savoir de plus ce que la philosophie analytique peut devenir dans le contexte institutionnel et intellectuel français. Son acclimatation sera-t-elle synonyme d'un renouvellement des références socio-cognitives et de l'éthique intellectuelle ? Ou le processus d'implantation progressive de la philosophie analytique aura-t-il raison des originalités de ce courant philosophique encore exotique il y a peu ? À n'en pas douter, la question des pratiques professionnelles est l'une des questions les plus épineuses. Comme nous avons tenté de le montrer précédemment, le fonctionnement institutionnel de la philosophie conserve ses droits et continue d'informer le cursus philosophique classique, malgré les nombreuses critiques dont il est l'objet. L'organisation du cursus selon les impératifs des concours de recrutement, le système des classes préparatoires, l'organisation universitaire tenue par le CNU, tous ces éléments fonctionnent comme des freins car ils renforcent le conservatisme du champ philosophique, son traditionalisme et son classicisme. Certains philosophes analytiques français ont décidé de participer activement aux instances de décision afin de changer de l'intérieur le « système » mais ils ont fort à faire avec deux grands types de critiques qui leur sont adressées : d'une part, ils n'auraient rien changé et seraient simplement en passe de devenir les nouveaux mandarins, d'autre part, ils auraient usé et abusé d'une rhétorique « paranoïaque » de victimes pour servir des ambitions personnelles à peine voilées. C'est Sandra Laugier qui exprime le plus vertement ces critiques dans son article de *Cités* : « Se posant volontiers comme minoritaire, voire missionnaire, la

philosophie analytique à la française a eu tendance à refuser la diversité qui fait la richesse de son modèle américain. Elle se fait souvent normative, voire dogmatique, parfois par rapport au reste de la philosophie – ce qui n'empêche pas ses alliances, stratégiques et parfois contre-nature, avec des représentants officiels d'autres courants, dans les « petits Yalta » (pour reprendre une expression de Jean-Fabien Spitz) qui émaillent son histoire récente (...) (152) ». « Il est presque comique de voir présenter la philosophie analytique comme le combat d'une minorité opprimée (...) alors que depuis des années, par exemple, la philosophie au Collège de France a été surtout (et certes remarquablement) représentée par des philosophes plus ou moins issus de ce courant, alors que la recherche en philosophie contemporaine est encouragée essentiellement dans ce domaine ou dans celui, associé, des sciences cognitives, alors que des philosophes au moins revendiqués analytiques se trouvent (et heureusement) à des postes clés de l'institution philosophique (154) ». « Par ailleurs la philosophie analytique en France a depuis longtemps fait bon ménage, pour des raisons diverses (...) avec la philosophie scolaire et institutionnelle, telle qu'elle se maintient par exemple à travers l'agrégation de philosophie (155) »⁵². La querelle professionnelle n'est donc pas exempte de luttes pour le pouvoir et la reconnaissance institutionnelle et chacun, alors, peut avoir recours à des arguments moins nobles que lorsqu'il s'agit d'un débat théorique. Il est à noter d'ailleurs qu'une des raisons du succès récent de la philosophie analytique en France tient aussi aux opportunités professionnelles que celle-ci offre dans et hors de l'université : tout le secteur particulièrement actif des sciences cognitives se nourrit de gens ayant acquis une solide formation en philosophie analytique. Des laboratoires prestigieux comme le CREA et des étudiants sortis des grandes écoles, savent qu'il peut y avoir là un moyen d'échapper à la crise du recrutement strictement universitaire. Mais la querelle professionnelle ne se limite pas, loin de là, à des échanges virulents sur les nominations et les postes ; plus fondamentalement, elle touche aussi à la question du modèle du travail intellectuel que chacun entend promouvoir.

Pour les militants, il est évident que la référence à la science constitue un point de repère utile et souvent mis en avant. Ils cherchent à promouvoir des pratiques allant dans ce sens ; ainsi Kevin Mulligan a-t-il été accusé par l'un de nos interlocuteurs de vouloir « forcer les portes des départements de philosophie pour imposer les standards des publications scientifiques ». La réticence à l'égard des analogies, des métaphores et de tous les procédés rhétoriques ou stylistiques susceptibles de nuire à la clarté du propos sont systématiquement dénoncés par les philosophes analytiques « militants ». Kevin Mulligan, par exemple, rappelle ce que Robert Musil pensait de ce type de discours : « Il y a un préjugé favorable touchant les infractions aux mathématiques, à la logique et à l'exactitude ; on les compte volontiers comme faisant partie de ces délits contre l'esprit qui sont politiquement honorables, où l'accusateur public vient en fait remplir le rôle de l'accusé. Aussi soyons généreux. Spengler veut presque dire ce qu'il dit, il travaille par analogies, et dans un pareil cas, dans un sens on peut toujours avoir raison (*Essais*, 1043) »⁵³. Imposer des doctrines ou des auteurs ne suffit donc pas ; ce qu'il faut du point de vue des plus militants, c'est parvenir à imposer un certain style de travail, un certain type de discours, une certaine façon de concevoir le travail dans la communauté philosophique. Toutes ces exigences supplémentaires

⁵² Toutes ces citations sont donc tirées du n° 5 de *Cités* (2001).

⁵³ MULLIGAN, 2000, 357.

mais éminemment importantes aux yeux des plus militants commencent à poindre dans leurs revendications, ce qui ne va pas sans heurts, car il est bien plus difficile de parvenir à changer les mœurs des philosophes professionnels et leurs pratiques, que la liste des auteurs susceptibles de faire partie de leur canon. On peut penser que ce sont ces enjeux qui vont orienter la réception de la philosophie analytique en France dans les prochaines années. Lorsqu'il se penche sur son parcours, Pascal Engel souligne à quel point la découverte de la philosophie analytique a coïncidé avec celle de nouvelles méthodes de travail : « Cet aspect collectif, toujours présent dans la philosophie analytique, contrastait évidemment avec la solitude du penseur français, la solitude du penseur de fond. Nous n'avions pas seulement l'impression de découvrir un nouveau continent, mais aussi des nouvelles méthodes de travail et des nouveaux styles de pensée »⁵⁴.

Doit-on conclure de ces querelles multiples et intriquées que le sort de la philosophie analytique en France est encore bien incertain ? Sans doute, même si ces conflits peuvent être vus comme des signes d'une réelle vitalité. La critique la plus dure sans doute qui puisse être faite de cette situation est celle qu'exprime un universitaire américain, James Conant, dans son texte intitulé « La philosophie vue de la lune : Cavell en France » : « Bref, ce qui me frappe, c'est à quel point la philosophie analytique française est *française*, justement dans son caractère polémique et méprisant. La question de la valeur de l'œuvre de Cavell est immédiatement posée en termes violemment polémiques (...). Malgré la présence d'une rhétorique vantant les vertus de précision, de clarté et d'autres formes de scrupule intellectuel, on ne trouve chez ces critiques que caricature et polémique »⁵⁵. Cette remarque de James Conant pointe avec acuité l'un des paradoxes récurrents touchant la situation de la philosophie analytique en France : bien que l'idéal de neutralité et de rationalisme bien tempéré soit constamment proclamé par toute une frange des philosophes analytiques français, les conflits qui traversent cette communauté montrent assez rapidement les limites d'un tel idéal. Comme nous l'avons vu, la surdétermination politique des débats, les arguments *ad hominem* et les guerres fratricides pour les nominations et les postes ne sont pas rares et conduisent à relativiser cet appel répété à la neutralité et au débat d'idées sans arrière-pensée. Cette critique radicale de James Conant ne peut à la limite qu'encourager les philosophes analytiques français à trouver un terrain d'entente pour mieux définir leur stratégie et voir si, derrière les querelles intestines actuelles, ne se profile pas un projet intellectuel commun.

Quelles que soient les réponses apportées à ces questions, l'histoire de la réception de la philosophie analytique – et selon d'autres modalités du pragmatisme – est à plus d'un titre exemplaire des problèmes de décontextualisation et de recontextualisation liés au commerce international des idées. Pierre Bourdieu soutenait pour sa part dans une conférence prononcée à Fribourg le 30 octobre 1989 que « la vie intellectuelle est le lieu, comme tous les autres espaces sociaux, de nationalismes et d'impérialismes, et les intellectuels véhiculent, presque autant que les autres, des préjugés, des stéréotypes, des idées reçues, des représentations très sommaires, très élémentaires, qui se nourrissent des accidents de la vie quotidienne, des incompréhensions, des

⁵⁴ ENGEL, 1994, 21.

⁵⁵ CONANT, s.d., 9.

malentendus, des blessures (celles par exemple que peut infliger au narcissisme le fait d'être inconnu dans un pays étranger) »⁵⁶.

Romain PUDAL

Université Paris V-René Descartes, France

romain.pudal@free.fr

Bibliographie

- ANDLER D., 2001, Rêveries d'un philosophe analytique incertain, *Cités*, 5, 147.
- AZOUVI F., 2002, *Descartes et la France*, Paris, Fayard.
- BENVENISTE É., 1963, La philosophie analytique et le langage, *Les Études Philosophiques*, 1, 267-276 (repris in BENVENISTE É., 1966, *Problème de linguistique générale*, Paris, Gallimard).
- BERTHELOT J.M., 1996, *Les vertus de l'incertitude*, Paris, Presses Universitaires de France.
- BOURDIEU P., 1972, *Le métier de sociologue*, Paris, Mouton (seconde édition).
- BOURDIEU P., 2002, Les conditions sociales de la circulation internationale des idées, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 145, 3-4.
- BOUVERESSE J., 1984a, *Le philosophe chez les autophages*, Paris, Minuit.
- BOUVERESSE J., 1984b, *Rationalité et cynisme*, Paris, Minuit.
- BOUVERESSE J., 1992, Sur quelques conséquences indésirables du pragmatisme, in COMETTI J.P., (ed.), *Lire Rorty*, Paris, Éditions de l'Éclat, 43-54.
- BOUVERESSE J., 1998a, *Le philosophe et le réel, Entretiens avec Jean-Jacques Rosat*, Paris, Hachette.
- BOUVERESSE J., 1998b, *Qu'appellent-ils penser ?*, Conférence prononcée le 17 juin 1998 devant la Société romande de philosophie à l'Université de Genève.
- BOUVERESSE J., 1999, *Prodiges et vertiges de l'analogie*, Paris, Raisons d'Agir.
- BOUVERESSE J., 2003, *Bourdieu, savant et politique*, Paris, Agone.
- CAHIERS DE ROYAUMONT, 1962, *La philosophie analytique*, Paris, Minuit.
- CHARLE Ch., 1990, *Naissance des « intellectuels »*, Paris, Minuit.
- CHARLE Ch., 1996, *Les intellectuels en Europe*, Paris, Seuil.
- CHAUVIRÉ Ch., 2001, Pourquoi moraliser les normes cognitives ?, *Cités*, 5, 87.
- CONANT J., s.d., *La philosophie vue de la lune : Cavell en France* (communication à un colloque fort aimablement communiquée par Sandra Laugier, sans précision de date et de lieu, malheureusement).
- DESCOMBES V., 1979, *Le même et l'autre*, Paris, Minuit.
- DUMMETT M., 1991, *Les origines de la philosophie analytique*, Paris, Gallimard.
- ENGEL P., 1988, Continental insularity : Contemporary French analytical philosophy, in GRIFFITH A.P., (ed.), *Contemporary French Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press.
- ENGEL P., 1991, French and American Philosophical Dispositions, *Stanford French Review*, 15, 2, 165.
- ENGEL P., 1993, Is there a Path Out of the Analytic-Continental Divide ?, *Stanford French Review*, 17, 2, 118.

⁵⁶ BOURDIEU, 2002, 3-4.

- ENGEL P., 1996, La recherche en philosophie analytique, in MAGNARD P., ZARKA Y.C., (eds.), *La recherche philosophique en France*, Paris, Mission scientifique et technique du ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche, 117.
- ENGEL P., 1997, *La dispute*, Paris, Minuit.
- ENGEL P., 2000, La carte du Tendre, *Le Monde*, 21 janvier, Dossier « Sartre, ce grand vivant ».
- ENGEL P., 2001, L'avenir de la philosophie analytique dure longtemps, *Cités*, 5, 145.
- ENGEL P., 1994, Aspects contemporains du rationalisme en philosophie, *Cahiers Rationalistes*, 21.
- FABIANI J.L., 1988, *Les philosophes de la République*, Paris, Minuit.
- FEBVRE L., 1992, *Combats pour l'histoire*, Paris, Armand Colin.
- FOUCAULT M., 1985, La vie, l'expérience et la science, *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1.
- HALBWACHS M., 1999, *Introduction à L'évolution pédagogique en France*, Paris, Presses Universitaires de France.
- JOAS H., 1993, *Pragmatism and Social Theory*, Chicago, University of Chicago Press.
- JACOB P., 1998, La philosophie, le journalisme, Sokal et Bricmont, *Cahier Rationaliste*, 533.
- LAUGIER S., 2001, Quel avenir pour la philosophie analytique en France ?, *Cités*, 5, 155.
- LECOURT D., 1980, *L'ordre et les jeux*, Paris, Grasset.
- MULLIGAN K., 1998, *Impostures intellectuelles* (téléchargeable sur <http://naturalscience.com> et paru pour la première fois in *Times Literary Supplement*, mai 1998).
- MULLIGAN K., 2000, C'était quoi la philosophie dite « continentale » ?, in APPEL K.O., et al., *Un siècle de philosophie*, Paris, Gallimard, 357.
- NOUVEL P., 1999, La philosophie analytique : la pince à épiler du concept, in *L'aventure humaine, Le déclin de la philosophie analytique*, Paris, Presses Universitaires de France, 7-9.
- NOUVEL P., 2001, La philosophie analytique et la science, *Cités*, 5, 156.
- RORTY R., 1992, Habent sua fata libelli, in COMETTI J.P., (ed.), *Lire Rorty*, Paris, Éditions de l'Éclat, 148.
- SOULIÉ Ch., 1996, Anatomie du goût philosophique, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 109, 3-28.
- TAVOILLOT P.H., 1998, La fin du modèle français, *Le Débat*, 151, 150-156.
- WALLERSTEIN I., 1998, *The Heritage of Sociology The Promise of Social Science*, XIVth World Congress of Sociology, Montréal, 1.

